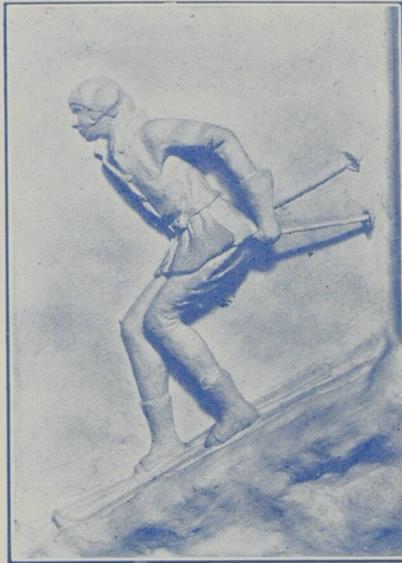


# LE TERROIR

REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE



*Indienne se préparant à faire une course en pirogue.—Tableau d'autrefois, mais que bon nombre de touristes s'attendent encore de retrouver aux portes de Québec...*



POURQUOI NE PAS DEVENIR  
**ARTISTE OU ARCHITECTE**

EN SUIVANT LES COURS GRATUITS QUI SE DONNENT

A QUEBEC

A l'École des Beaux-Arts,  
37, rue Saint-Joachim.

A MONTREAL

A l'École des Beaux-Arts,  
3450, rue Saint-Urbain.

Où l'on enseigne (COURS DU JOUR ET DU SOIR) :

L'Architecture, la peinture, la sculpture,  
la gravure, l'art décoratif, le dessin sous  
toutes ses formes, de même que les sciences  
appliquées à l'architecture.

---

Pour renseignements, on n'a qu'à s'adresser au  
directeur de chacune de ces écoles.

# LE TERROIR

Revue mensuelle illustrée fondée en 1918

Organe de la Société des Arts, Sciences et Lettres de Québec

Publié et édité

PAR

Le Terroir, Limitée

41, Boulevard des Alliés,

-:-

Téléphone: 2-1229

## ADMINISTRATION:

EUDORE CARON  
Président

J.-O. DUCASSE  
Gérant de circulation

Melle F. DIONNE  
Secrétaire

Bureau à Montréal:  
5462 ESPLANADE,  
Tél.: CRéscent 113  
M. GEORGES BELANGER  
Représentant Général

## REDACTION:

ALPHONSE DESILETS  
Président.

G.-E. MARQUIS  
Gérant.

EMILE BOITEAU, N.P.  
Secrétaire.

Autres membres:

DAMASE POTVIN

J.-H. PHILIPPON

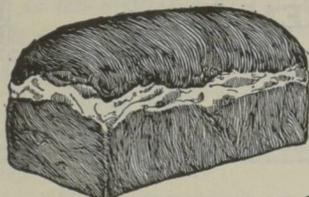
## PRIX D'ABONNEMENT:

1 an: Canada: \$3.00 — Etranger: \$4.00 — Un abonnement comptera pour une année entière s'il n'est pas refusé régulièrement par avis postal dès le premier numéro reçu. — Les chèques ou mandats doivent être payables à LE TERROIR, Ltée, et adressés à 41, Boulevard des Alliés, Québec.

## COLLABORATION

Tous les membres de la Société des Arts, Science et Lettres sont cordialement invités à nous fournir des articles ou des notes d'actualité: Variety is the spice of life.

Toute collaboration rédigée avec soin, sur un seul côté de chaque feuille, doit être envoyée, avant le 10 du mois, au Gérant de la Rédaction: G.-E. MARQUIS, No 90, avenue Lockwell, Québec.



Boulangerie Modèle

**HETHRINGTON**

PAINS et  
PETITS PAINS

Biscuits,  
Pâtisseries, Gâteaux

GROS ET DETAIL

Livraison de ville et de  
campagne

Demandez nos listes  
de prix

**T. HETHRINGTON**

— Limitée —

358-364, rue St-Jean

Tél. 2-6636 - Québec

## Sommaire

	Pages
Les Dérivatifs, <i>G.-E. Marquis</i> . . . . .	3
D'un mois à l'autre, <i>D. Potvin</i> . . . . .	4
Chez nos poètes . . . . .	8
En chemin faisant, <i>G.-E. Marquis</i> . . . . .	10
L'Echo musical et artistique, <i>J. H. Philippon</i> . . . . .	14
La Société Provancher et son oeuvre bienfaisante, <i>G.-B. Lavoie</i> . . . . .	18
Bibliographie Canadienne . . . . .	21
Tableaux d'histoire Trifluvienne sous le régime français . . . . .	24

## La Banque CANADIENNE NATIONALE

Capital versé et  
Réserve. . \$ 14,000,000  
Actif. . . \$155,000,000



**La grande banque  
du  
Canada français**



255 succursales au  
Canada. 215 dans la Pro-  
vince de Québec, 12 dans  
la Cité de Québec.



Filiale à Paris:

**La Banque  
Canadienne  
Nationale**  
(FRANCE)

14, RUE AUBER  
PARIS

Notre personnel est  
à vos ordres.

## REDIGER son TESTAMENT

*est la chose la plus importante de la vie  
Avez-vous pensé au vôtre?*

Consultez-nous

Société d'Administration et de Fiducie

*Administratrice et fiduciaire*

5 est, rue St-Jacques, - MONTREAL

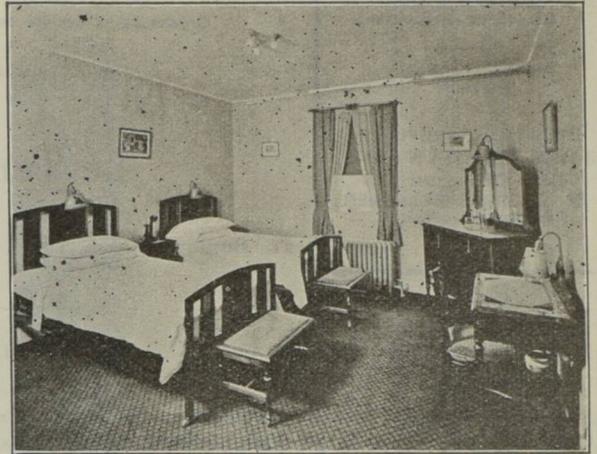
72, Côte de la Montagne, - QUEBEC

IMMEUBLES CREDIT FONCIER

FRANCO-CANADIEN

## HOTEL PENNSYLVANIE

Chambre montrant le confort de cette  
Hôtellerie.



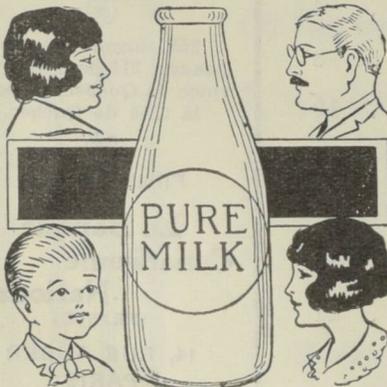
Située au centre de Montréal, près des théâtres, des magasins, des églises et des endroits historiques. Située sur la rue St-Denis, près de la rue Ste-Catherine. C'est le rendez-vous préféré des touristes et des conventions.

**CHAMBRE: \$2.00**

## HOTEL PENNSYLVANIE

Coin St-Denis et Ste-Catherine  
MONTREAL

## LE LAIT PUR



de saveur douce et agréable, est le bien des enfants, pourvu qu'il soit

**CLARIFIÉ**  
ET

**PASTEURISÉ**

Protégez votre famille et tous ceux qui vous sont chers en demandant toujours la

MARQUE  
**FRONTENAC**  
LAIT, CREME,  
BEURRE,

CREME GLACEE  
Fournisseurs de la Goutte de Lait et du Château Frontenac.

**La Laiterie Frontenac Limitée**

142, de l'Église,

QUÉBEC

Tél. 7175 - 7176

Téléphone: 2-1925

Louis A. Pouliot, C.R., LL. D. Alfred Nadeau, C.R.

## POULIOT & NADEAU

**AVOCATS**

BARRISTERS & SOLICITORS

93, rue St-Pierre,

- QUEBEC

Bureau 2-7595

Développement, Impression  
et Agrandissement

Téls.:

Rés. 2-1011

## W. B. EDWARDS

PHOTOGRAPHE COMMERCIAL

225, rue St-Jean et 9 rue Buade - QUEBEC

Photographie panoramique Illustration de catalogue

# LE TERROIR

## REVUE MENSUELLE ILLUSTRÉE

ORGANE de la SOCIÉTÉ des ARTS, SCIENCES et LETTRES de QUÉBEC

Vol. XIII No. 2

— BUREAU, 41, Boulevard des Alliés, QUÉBEC —

JUILLET 1931

### *Les Dérivatifs*

*C'est Boileau, je crois, qui a dit: "L'ennui naquit un jour de l'uniformité".*

*La tâche quotidienne, la répétition des mêmes actes, le train-train de la vie, tout cela lasse parfois les êtres les mieux trempés.*

*Si le médecin, l'avocat, le notaire, le fonctionnaire, l'industriel, le négociant, l'étudiant même creusent toujours les mêmes problèmes, ils s'émoussent à la fin.*

*Une fois l'effort accompli qui donne le pain quotidien, il faut une autre occupation, laquelle peut varier à l'infini, suivant les goûts, les aptitudes, les milieux, les âges, les penchants naturels et les loisirs.*

*L'un s'adonnera à la pêche; un autre au golfe; un autre à l'élevage des animaux à fourrure; un autre à la peinture, à la sculpture, au chant, à la musique; un autre se plongera dans la lecture, l'histoire, l'étude des problèmes sociaux; enfin, les jeunes se verseront dans le sport.*

*Quels que soient ces dérivatifs, nous croyons à leur utilité et nous sommes toujours heureux de féliciter ceux qui savent ainsi organiser leur vie, pour que tous les instants en soient bien employés.*

*Hier, mourait un médecin de campagne, Nérée Beauchemin, qui, tout en pratiquant sa profession, cultivait aussi avec beaucoup de succès les Muses. Ils laisse une oeuvre qui fait honneur à sa mémoire et honore les lettres canadiennes.*

*Un avocat de mes amis consacre ses loisirs, et aussi une partie de ses économies, à l'élevage des animaux à fourrure. Les débuts furent coûteux, mais bientôt il apprit les secrets du métier et réalisa des profits appréciables.*

*J'estime encore les membres de la Société Provancher d'Histoire Naturelle, parce qu'ils savent occuper intelligemment leurs loisirs, tout en se consacrant à une oeuvre utile à la communauté.*

*Les vacances ont jeté sur le pavé, si l'on peut dire, des centaines de mille étudiants. Dans la ville de Québec, ou moins vingt-cinq mille et, dans celle de Montréal, entre cent cinquante à deux cent mille.*

*L'on a déjà créé des milieux pour amuser ces enfants, comme les colonies de vacances, les terrains de jeu, les camps d'hygiène.*

*Ces oeuvres sont certainement très méritoires et méritent l'appui du public.*

*Toutefois il faudrait viser plus haut encore: instruire en amusant: utile dulci.*

*Il faut aux enfants, comme aux adultes, des dérivatifs, mais des dérivatifs qui continueront à meubler leur esprit, à former leur coeur, tout en leur procurant une occasion de dépenser le trop plein de leur vitalité.*

*Voilà un sujet qui mériterait d'être développé plus au long par un sociologue expérimenté, qui saurait trouver des sujets de distraction, de repos et d'enseignement, suivant la variété des goûts humains et des loisirs quotidiens de chacun.*

*"L'oisiveté est la mère de tous les vices", dit un proverbe qui exagère peut-être bien un peu, mais qui contient tout de même un avertissement fort salutaire,*

G. - E. MARQUIS.

# D'UN MOIS A L'AUTRE

Par DAMASE POTVIN

On aimera à féliciter l'Association des Hôteliers de la campagne et, en particulier, son dévoué et remuant directeur-gérant, pour le concours qu'ils viennent de lancer en vue de l'embellissement des hôtels de nos campagnes bas-canadiennes. Nul concours ne peut être plus opportun et nous devons lui souhaiter le plus éclatant succès.

La campagne d'embellissement dans les centres ruraux donne des résultats à l'heure qu'il est, en général, assez satisfaisants grâce à des initiatives et à des dévouements dont l'effort est d'autant plus méritoire que le travail est ardu et ingrat. Mais l'éducation se fait peu à peu; et c'est déjà, pour ceux qui se dévouent, une récompense. Nos campagnes paraissent moins tristes qu'elles l'étaient voilà quelques années, alors que plusieurs étaient d'une désolante nudité. Et, dans cette espèce de cimetière auquel elles ressemblaient, deux "monuments" brillaient surtout par leur insignifiance et leur banalité: la maison d'école du village et l'hôtel. On semble avoir commencé par là l'embellissement, l'ornementation; et c'était juste et logique.

Des concours, naguère, ont été institués par de remuants agronomes en vue de l'embellissement de nos maisons d'écoles rurales. Le premier du genre qui ait été fait, nous nous en rappelons pour avoir eu le plaisir de le signaler dans te temps, avait été organisé par l'agronome du comté de Portneuf dont ce ne fut pas la moindre des nombreuses initiatives. Le succès fut complet dans plusieurs paroisses et, notamment, dans Saint-Casimir. On a déjà publié en regard la photographie de quelques écoles d'autrefois et celle des mêmes écoles telles qu'elles apparaissent aujourd'hui. Quelle différence! Quelle transformation!

L'exemple s'est répandu dans plusieurs comtés de la province et, grâce à de nobles émulations, nos maisons d'écoles maintenant, en général, présentent un aspect plus réjouissant.

Et maintenant, à l'hôtel!

Le travail assurément sera moins ingrat de ce côté car le mal que l'on veut corriger semble moins général. Un bon nombre de nos hôtels ont assez bonne apparence mais très peu encore atteignent l'idéal, à l'extérieur comme à l'intérieur.

Nous comprenons que le concours que vient d'organiser M. Rodrigue Langlois, directeur-gérant de l'Association des Hôteliers de campagne, a pour objet immédiat l'embellissement de l'extérieur de nos hôtels. C'est-à-dire: la fin de la trop persistante grève contre les peintres et les marchands de peinture; la plantation d'arbres d'ornement autour de l'immeuble; des arbustes ici et là; des fleurs, au besoin de la floriculture dans des parterres bien entretenus ou des massifs au milieu d'un gazon propre et bien tondu.

Toujours est-il que pour nous, comme, du reste, nous en sommes sûrs, pour tous les voyageurs, l'idéal d'un hôtel de campagne dans notre province serait ce-

lui-ci: une bâtisse d'un style pas trop rococo, en tous cas n'ayant rien de la "boîte à savon" avec, devant, si elle n'en est pas entourée, une belle rangée d'arbres ombrageux; devant également, un joli parterre de style naturel ou anglais avec une bonne variété de fleurs et d'arbustes, des allées couvertes de gravois propre toujours bien ratissées; une confortable vérandah pourvue de quelques bons fauteuils rustiques; la maison brillante de couleurs pas trop criardes mais pimpantes et gaies; et par dessus tout, à la façade, un beau nom français et pittoresque, qui veut dire quelque chose.

Voilà l'idéal de notre hôtel bas-canadien, à l'extérieur, du moins. Puisse l'Association des Hôteliers parvenir à ce résultat dans dix cas sur vingt-cinq, et elle aura mérité de la patrie.

\* \* \*

Il y a eu au début du mois, plus précisément le 5 juillet, exactement 324 ans que Samuel de Champlain atterrissait avec l'équipage du "Don de Dieu" au pied du promontoire de "Kébec" où il arborait le drapeau blanc. Aussitôt il se mit en frais de construire l'"Abitation". Or, par hasard, l'autre jour, passant par le bureau des archives de la province, j'étudiai en détail une fort jolie miniature de cette "Abitation" de Champlain qu'un ouvrier ingénieux a confectionné pour le compte des archives de la province sur les données de M. Pierre-Georges Roy qui en avait étudié la construction d'après les documents historiques les plus surs.

C'est le lendemain de son arrivée à Québec que le Fondateur fit commencer la construction de cette "Abitation" qui fut bien, peut-on dire, la première "maison à appartements" du continent américain. Depuis, on devra avouer, entre parenthèses, que ce genre d'habitation a fait bien des progrès.

Ce premier logement de Champlain et de ses compagnons s'élevait, comme l'on sait et comme il a été historiquement établi, sur un emplacement désert environnant la présente petite église de Notre-Dames-Victoires. Et si l'on a localisé l'emplacement de l'"Abitation", l'on a pu aussi reconstituer ce premier édifice de Québec qui ne devait naturellement rien avoir d'un "sky scraper". La pauvre "Abitation" de "Kébec", grain de sénévé de la ville d'aujourd'hui, se composait de trois corps de logis groupés ayant, chacun, deux étages. Champlain logeait dans le bas du principal édifice et ses compagnons occupaient les étages supérieurs. Aux étages du bas des autres corps de logis avaient été aménagés les magasins des vivres et des munitions. Puis, un peu en arrière, une forge avait été installée. Autour des maisons, un promenoir large de dix pieds, puis un fossé d'une largeur de quinze pieds contournaient les bâtiments. On franchissait ce fossé à l'aide d'un pont-lévi. Enfin, en dehors de ce fossé, quelques pointes d'éperon où Champlain avait placé ses pièces d'artillerie.

Voilà dans ses grandes lignes la première construction au Canada du fond de l'emplacement de cette première maison, en levant les yeux vers le sommet du promontoire, l'on rencontre, aujourd'hui à mi-chemin de la gratte-ciel du Château Frontenac qui proclame les progrès accomplis pendant trois siècles dans l'art de la construction.

N'empêche que voilà trois siècles et quart les ouvriers amenés de France par Champlain et qui enlevaient de ce petit coin de la ville les premières pelletées de terre du fossé qui contournait l'"Abitation", commençaient une oeuvre qui devait valoir quelque chose pour le continent américain, voire même pour l'Univers entier. Et ce serait une glorieuse date — 3 juillet — de plus à ajouter aux fastes que rappelle le mois de juillet déjà riche des 1er, 4 et 14, jours des trois fêtes nationales qui nous touchent le plus près.

\* \* \*

On a signalé, maintes fois déjà, le mouvement intensif de retour à la terre qui s'effectue présentement dans notre province et qui est l'un des résultats, heureux celui-là, de la crise actuelle du chômage. Des groupes considérables de chômeurs industriels se sont trouvés subitement transplantés de la petite ville industrielle qui ne pouvait plus les faire vivre dans un canton de colonisation où ils cherchent maintenant à refaire leur vie en se livrant au dur travail du défrichage de la terre.

On aurait, à cet effet, dans certains endroits, ressuscité une coutume ancestrale des corvées, ou "courvées", ou encore, le "bee" anglais. C'est comme l'histoire qui recommence. On lit dans notre histoire que dans les premières années de la colonisation du pays les jeunes colons qu'amenaient de France à Beauport le Dr Robert Giffard, pratiquaient le régime de la communauté parfaite. C'est-à-dire que l'on travaillait en commun sans rémunération.

Ce fut là l'origine de la corvée, la "courvée", comme disent nos gens des campagnes. Le travail de ces associations fraternelles d'autrefois devaient offrir toutes les ressemblances avec les corvées telles qu'elles se pratiquent encore de nos jours en certains endroits de notre district où elles ont pris cependant le caractère d'une ancienne coutume anglaise qui est le "bee" et qui a le double avantage de mener vite une besogne et de donner lieu à de grandes réjouissances.

Il semblerait établi que le premier, chez nous, qui ait eu l'idée de la corvée à deux, il est vrai, mais corvée quand même, est l'ancêtre d'une famille nombreuse et distinguée de notre province, la famille Descarrie. Jean Descarrie, le premier ancêtre canadien, avait été amené de France par Mademoiselle Mance, huit ans après la fondation de Montréal. Il put obtenir des concessions en terre à Montréal même. Mais alors, il faut croire, l'on éprouvait beaucoup de difficultés à cultiver seul. Les outils et les instruments manquaient. Descarrie eut l'idée de la première association confraternelle du travail. Le 18 novembre 1669, il passait avec un de ses jeunes compagnons, Jean Leduc, un acte que plusieurs de nos historiens ont cité, entre autres l'abbé Faillon dans son "Histoire de la Colonie Française".

Par cet acte, Descarrie et Leduc s'obligèrent l'un envers l'autre à bâtir à frais communs une maison, d'abord, sur la concession du premier, et d'y défricher

dix arpents de terre; ensuite, à bâtir une maison semblable sur la terre du second et à y faire les mêmes défrichements.

Et ce n'est pas autrement que procèdent aujourd'hui quelques colons en arrivant sur des terres neuves que leur a concédées le gouvernement. Ils appellent cela la "courvée". Cette corvée constitue une tradition que l'on devrait garder ou si elle était perdue, que l'on devrait ressusciter à cette époque du retour à la terre. Cette tradition témoigne hautement de l'esprit charitable dont nous devons tous être animés les uns envers les autres. La corvée a souvent tiré de la misère des familles tombées dans un malheur soudain. Rien de plus touchant, par exemple, de voir partir, un bon matin de la fenaison, tous les cultivateurs d'un rang qui s'en vont sur la terre de l'un de leurs collègues, frappé par la maladie et dont on fait, en une seule journée, toute la récolte.

\* \* \*

Le Musée Provincial sera pratiquement ouvert cet été. Déjà le département des archives y a transporté ses volumineux dossiers. Depuis tant d'années que l'on attend cette institution où notre population scolaire et nos visiteurs pourront aller visiter nos sujets d'histoire naturelle et les diverses manifestations de nos jeunes beaux-arts. Toute notre population aura donc le droit de se réjouir lors de l'inauguration officielle de cet édifice.

Inutile de dire que le Musée de la province de Québec appartenait au vieux Québec, à la ville qui, pendant plus d'un siècle, fut le Canada tout entier. L'édifice, on le sait, est situé sur l'un des plus pittoresques sites de la vieille capitale. Il domine le fleuve et s'incorpore, pour ainsi dire, à cet incomparable monument naturel qui rappelle tant et tant de souvenirs et qui s'appelle le Parc des Champs de Bataille Nationaux, qui n'appartient pas seulement à Québec mais à toute la Confédération canadienne. C'est, on en convient, le lieu naturel du musée de la province de Québec.

Québec que maintenant, chaque année, viennent visiter des centaines de mille touristes; Québec, la seule ville du continent dont on peut dire qu'elle a un passé militaire, qui possède déjà une belle galerie de monuments commémoratifs et autres, voire même des ruines, a toujours été quelque peu humiliée de l'absence à peu près complète d'un musée national où les étrangers pourraient étudier, en passant, notre faune, notre géologie, notre botanique, nos arts, notre histoire, enfin, quelque chose de nous et de notre passé.

Mais, jusqu'en ces dernières années, il ne fallait pas, à la vérité, trop tenir compte de cette déficience dans notre développement. Nos gouvernements ont été si occupés à développer nos ressources naturelles, à transformer nos forêts en champs cultivés, à sillonner notre provinces des routes nécessaires, à étendre partout dans les villes comme jusqu'aux plus reculés des recoins de la province, les bienfaits de l'instruction spéciale ou populaire qu'il n'y aurait vraiment pas lieu de les blâmer de l'absence d'un musée. Il faut le nécessaire avant le superflu; le pain avant les friandises.

Bien d'autres villes ont attendu, encore plus longtemps que la notre l'établissement d'un musée et d'un parc zoologique.

Un parc zoologique! ! ! Franchement, ce serait

presque folie que d'en souhaiter un chez nous. Mais qui sait? . . . Du train dont va le progrès dans notre province et, disons, quand la crise aura desserré ses griffes du cou du pauvre monde, peut-être que ceux qui viendront après nous, attendront moins longtemps que nous avons attendu le musée l'établissement d'un "Jardin des Plantes" québécois. Quel beau rêve des générations présentes se réaliserait alors! Après la construction d'un musée et l'établissement solide de toutes les maisons d'enseignement secondaire nécessaires, le progrès marchant de plus en plus vite, la crise étant, enfin, du passé, et les richesses s'accumulant davantage dans le Trésor national, grâce au développement intensif de nos inépuisables ressources naturelles, qu'y aurait-il d'impossible à l'établissement d'un Zoo national où nous admirerions dans leurs habitudes et leurs éléments naturels tous les sujets si nombreux et si variés de notre faune, terrestre et fluviale, et de notre ornithologie? Vrai, qu'y aurait-il d'impossible? Mais, hélas! pour nous, ce ne serait qu'un rêve, mais comme la construction d'un musée en a été un voilà cinquante ans.

\* \* \*

La dernière livraison de cette excellente revue pédagogique qu'est l'"Enseignement Primaire" que dirige avec tant de zèle le dévoué inspecteur général des écoles normales, M. C. J. Magnan, contient le procès verbal de la réunion du comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique tenue en juin dernier. C'est à cette réunion, comme l'on sait, que les scholasticats des Frères de six congrégations différentes ont reçu le titre d'écoles normales. Les Frères des Ecoles Chrétiennes et ceux de l'Instruction Chrétienne ont, chacun, deux scholasticats. C'est sur le rapport favorable de M. l'inspecteur général des écoles normales que cette importante décision a été prise par le comité catholique. La proposition faite à ce sujet a été présentée par S. G. Mgr Geo. Gauthier, archevêque de Montréal, secondé par M. Victor Doré, directeur des écoles de la commission scolaire catholique de Montréal.

Les nouvelles Ecoles Normales sont: le Scholasticat de la Pointe-du-Lac des Frères des Ecoles Chrétiennes; le Scolasticat d'Iberville des Frères Maristes; le Scolasticat de Laprairie des Frères de l'Instruction Chrétienne; le scolasticat de la Côte-des-Neiges des Frères de Sainte-Croix; le Scolasticat du Sault-au-Récollet des Frères de Saint-Gabriel; le scolasticat d'Outremont des Frères de Saint-Viateur; le scolasticat de Laval-des-Rapides des Frères des Ecoles Chrétiennes; le scolasticat de Sainte-Foy des Frères des Ecoles Chrétiennes.

Dans son rapport, M. C. J. Magnan donne de fort intéressants renseignements sur des différentes institutions d'enseignement qu'il a minutieusement visités à la demande des membres du comité catholique. Il a consacré une journée entière à chacune de ces écoles: "Au point de vue matériel," dit-il, les scholasticats que j'ai visités font non seulement honneur à leur congrégation respective mais aussi à notre province". Les conditions pédagogiques de ces écoles", rapporte encore M. Magnan, "sont des plus scrupuleusement observées. Chacune renferme, entre autres choses, un laboratoire bien aménagé et une bibliothèque abondamment fournie d'instructifs ouvrages." L'Inspecteur général a même fait le relevé de chacune

de ces bibliothèques dont le contenu se totalise par des milliers de volumes. L'entraînement professionnel ou l'enseignement pratique n'est nullement négligé, loin de là. M. Magnan note encore que les sections agricoles, commerciales et industrielles sont abondamment pourvues de tout ce qui est nécessaire à leur mise en opération: jardins potagers, jardins botaniques, parterres bien soignés, culture maraîchère, grande culture, dépendances, laboratoire pour expérience de chimie agricole, poulaillers modèles, ruchers modèles etc. On enseigne également dans ces écoles les beaux-arts, le chant et la musique. Leur personnel enseignant à l'heure qu'il est, comprend quarante-cinq professeurs réguliers et quinze professeurs spéciaux pour le chant, la musique et la gymnastique.

Bref, de toutes les observations qu'il a faites dans ces écoles, l'inspecteur général conclut que "ces scholasticats méritent sans conteste le titre "d'Ecole Normale". Et c'est sans hésiter que sur cet heureux rapport ce titre leur a été accordé par le comité catholique du Conseil de l'Instruction Publique.

\* \* \*

Le conservateur de la bibliothèque du Parlement vient d'annoncer que le catalogue général de la "cité des livres" de l'Hôtel du Gouvernement serait terminé dans deux ou trois semaines et que la Bibliothèque serait réouverte au public. C'est l'honorable M. T. D. Bouchard, président de l'Assemblée Législative, et de qui relève l'administration de la bibliothèque, qui a pris l'initiative de dresser un catalogue moderne et général de cette bibliothèque. Le travail de la classification commença au début de décembre dernier. Il aura donc duré environ sept mois mais la bibliothèque possèdera, enfin, un catalogue digne de son importance. Elle n'a, à bien dire, jamais eu ce catalogue qui suppose l'inventaire et la classification générale des livres et des revues. Elle compte pourtant plus de 150,000 volumes de toute nature. C'était une lacune, assurément, que regrettaient tous ceux qui avaient à faire des recherches ou même à se procurer un ouvrage sur tel ou tel sujet mais dont on ne pouvait dire ni le titre ni l'auteur. On sera donc reconnaissant à l'hon. M. T. D. Bouchard d'avoir trouvé le moyen de remédier à cette déficience d'une classification de la seule grande bibliothèque publique que nous possédons à Québec.

Le nouveau catalogue comprendra deux fort volumes. Et ce catalogue tient à la fois du système américain, du système allemand et du système français. Il tient du mode américain en ce sens qu'il utilise le système décimal imaginé par M. Melvill Dewey et développé par l'Institut International de Bibliographie. Du système allemand, l'hon. M. Bouchard a emprunté le classement méthodique par lequel les livres sont groupés selon les matières dont ils traitent. Enfin, il a pris du système français le classement additionnel par noms d'auteurs. Il sera divisé en cinq parties principales: d'abord, la partie des ouvrages canadiens comprenant tous les livres anciens se rapportant directement ou indirectement à l'histoire et à la littérature canadiennes; les ouvrages généraux de philosophie, de théologie et de religion; les ouvrages sur les sciences sociales et sur le droit; les volumes traitant de philologie, de linguistique, de sciences pures et ap-

pliquées, des beaux-arts appliqués; enfin, tous les livres de littérature, d'histoire, de géographie.

Notre bibliothèque du Parlement renferme des trésors d'informations générales dont il est important de tirer parti pour l'avantage surtout de tous ceux qui s'intéressent aux choses de notre histoire, à nos institutions parlementaires, judiciaires, éducationnelles et religieuses.

Or, sans ce catalogue, les recherches que l'on veut faire sont des plus difficiles. Nous avons dit que le conservateur de la bibliothèque du Parlement n'avait jamais pu présenter aux chercheurs un catalogue logique. Il y avait seulement une sorte de nomenclature des livres de la bibliothèque, un volume assez restreint qui datait de 1906 avec un supplément publié en 1912. Ces catalogues incomplets, à cause du système rudimentaire de par lequel on les avait dressés étaient à peu près inutiles. D'autant plus que depuis un quart de siècle, la bibliothèque du Parlement a presque doublé en ce qui regarde le nombre des volumes. Un autre avantage du catalogue logique que l'on va incessamment publier est que ceux qui sont loin de la capitale provinciale pourront en retirer une utilité appréciable: ils pourront se rendre compte, sans se déplacer, de l'information qu'ils peuvent trouver dans la bibliothèque de l'Hôtel du Gouvernement et cela leur évitera des pertes de temps et des dépenses parfois assez considérables.

\* \* \*

La saison des villégiatures, des piques-niques, des excursions dans la forêt, de chasse et de pêche, que nous traversons présentement, rend plus opportun que jamais le rappel des lois de chasse et de pêche que l'on ne transgresse pas toujours, on le sait, impunément. Respect aux lois de chasse et de pêche, respect en faveur des règlements édictés en faveur de la protection de nos forêts, voilà assurément, pendant la belle saison, des sujets d'actualité qui doivent attirer l'attention de nos autorités comme celle des populations.

Voilà, disons cinquante ans, l'on ne s'occupait guère de la protection des forêts contre le feu, contre les insectes, contre les maladies des arbres ou le dépeuplement intempestif, et l'on ne s'occupait guère plus de la protection de notre gibier et de la gente écaillière. On croyait que tout cela allait durer éternellement. Mais l'on a dû ouvrir les yeux depuis car l'on ne finissait pas d'entendre des cris d'alarme lancés aux quatre coins de la province. Les conflagrations succédaient aux conflagrations, des étendues immenses de nos riches forêts s'en allaient en cendre chaque année. Nos plus précieuses espèces de gibier disparaissaient et quelques-uns devenaient des sujets de rareté. Il en était de même de nos poissons. Faute d'une protection efficace, nous avons, à présent, dans notre faune, des diplodocus et des plésiosaures. Les derniers de nos wapitis, par exemple, sont devenus des objets de musée.

Quand on songe que pendant près de trois siècles, l'on a tué, chez nous, sans le moindre discernement, tout ce qui se présentait dans nos forêts, sous nos armes à feu, et quand on songe également qu'il n'y a pas plus de cinquante ans qu'ont été passées les premières lois de protection et organisé les premières associations de protection des bêtes de nos bois et de nos eaux, nous

pouvons dire que notre province a passé bien proche de n'être pas, comme l'on se plaît à l'appeler, aujourd'hui, le paradis des chasseurs et des pêcheurs.

A ce sujet, sait-on que le premier club pour la protection du gibier et du poisson qui ait été organisé dans la province de Québec ne date que de 1875? Au cours d'une assemblée qui eut lieu à Montréal, le 29 mai de cette année des personnages intéressés à la protection du poisson et du gibier, organisèrent un club qui eut pour président M. McPherson LeMoine, seigneur de l'Ile-aux-Grues et dont l'aviseur légal fut M. W. H. Nerr, batonnier du Barreau de Montréal. Dès la première réunion de ce club, une fois régulièrement organisé, plusieurs abus furent dénoncés aux autorités de la province, entre autres la destruction des poissons au temps du frai et la chasse à l'époque de l'incubation. L'on exprima alors l'opinion qu'à moins d'appliquer des mesures très sévères, le poisson disparaîtrait très vite de nos lacs et de nos rivières, et le gibier, quel qu'il soit, de nos forêts. On mentionnait, entre autres choses, que le brochet et l'achigan avaient été complètement anéantis dans plusieurs de nos lacs grâce à l'emploi d'engins de pêche meurtriers. Le président fut donc autorisé à faire d'énergique représentations au gouvernement de la province de Québec afin de rendre encore plus rigoureuse la première législation passée en faveur de la protection. Et c'est à partir de là qu'apparaissent les premiers garde-chasses officiels.

Depuis, bien d'autres clubs de cette nature ont vu le jour dans notre province. D'année en année, les lois de protection se sont multipliées, perfectionnées, ont toujours été rendues de plus en plus sévères; et, cependant, malgré tout cela, l'on a toutes les peines du monde à garder intactes les quelques espèces de gibier, petits et gros, que comptent encore nos forêts.

---

## Noces d'argent journalistiques

---

Il y aura vingt-cinq ans en juillet de cette année que notre ami M. Damase Potvin est entré dans la carrière du journalisme. Depuis un quart de siècle, il a fait honneur aux lettres canadiennes et il a rempli avec un inlassable dévouement les charges de secrétaire de maintes sociétés.

Les membres de la Société des Arts, Sciences et Lettres, ceux de la Société des Auteurs Canadiens et les membres du Club des Journalistes s'unissent pour fêter ses noces d'argent journalistiques, mercredi le 22 juillet, à 7 h. 30 du soir, au Club des Journalistes, 5, place George V, près du Manège Militaire, à Québec.

Un banquet lui est offert ainsi qu'un cadeau souvenir et un numéro spécial d'un journal de circonstance sera publié à cette occasion et distribué aux participants de la fête.

Nous reparlerons de cet événement dans la prochaine livraison du "Terroir".

LA DIRECTION.

# CHEZ NOS POÈTES

## VISION

L'Orient m'apparut par une nuit fiévreuse.  
Tour à tour je croyais errer sur le Thabor,  
Dans la Jérusalem aux cent coupes d'or,  
Et dans la plaine où Troie, un jour, fut glorieuse,

Sur l'éclatant rivage où les vierges d'Iran  
Viennent nager dans l'onde, ainsi que des sirènes,  
Et des perles du golfe ornent leur frais turban,  
Où Firdausi rêva des héros et des reines,

Puis dans l'Inde où le Gange et le profond Indus  
Réflètent des sultans les brillants nacelles,  
Où l'aveugle Muez'zin convoque les fidèles,  
Du haut des minarets à balcons suspendus.

L'Occident à son tour frappa ma vue errante.  
Je vis Mantoue et Rome où Virgile habita,  
Et la cité du Dante, et Ferrare et Sorrente  
Où le Tasse naquit, aima, pleura, chanta.

Sur tous ces bords fameux j'errais, l'histoire en mains,  
Me rappelant leur gloire en ces grands jours du monde,  
Leurs prophètes, leurs rois, et leurs bardes divins,  
Puis leur chûte en l'abîme où je jette ma sonde.

La vision changeant soudain, quitta ces bords.  
Sur les flots bleus je vis Québec, sa citadelle,  
Ses canons alignés sur la cîme immortelle,  
Et des soldats français, l'arme au bras, sur les forts.

J'entrai dans les salons, les salons du grand monde,  
Où la valse entraînait comtesses et marquis.  
Les écus, par milliers, roulaient sur les tapis,  
Et dans les coupes d'or on buvait à la ronde.

La trompette soudain résonnait dans les airs!  
Je vis Montcalm suivi de régiments en file,  
Dont sabres et fusils jetaient de vifs éclairs,  
Gravir à pas hâtés les hauteurs de la ville;

Une lutte suprême où fumaient les canons,  
Où glaives et fusils, haches, flèches et piques,  
Abattaient les coursiers, les cavaliers épiques,  
Où les drapeaux sanglants guidaient les bataillons.

Je vis Wolfe expirer quand sonnait la victoire,  
Et chanceler Montcalm, une blessure au flanc,  
Puis l'étendard anglais, vainqueur du drapeau blanc,  
Déployer ses couleurs au haut du promontoire.

Plus tard, il me sembla, je traversais la plaine  
Où s'était déroulé le combat meurtrier,  
Quand je vis, endormie au bord d'une fontaine,  
Une vierge portant un costume guerrier.

Ses casque et bouclier gisaient dans la verdure.  
Elle avait le teint rose et des traits gracieux.  
La brise caressait ses cheveux glorieux,  
Un glaive à diamants brillait à sa ceinture.

Et comme j'approchais, ébloui, plein d'émoi,  
La guerrière bondit, tel un chevreuil qu'on lance;  
Mais bientôt rassurée, elle arrêta sur moi  
Ses yeux couleur d'azur et pleins d'intelligence.

La guerrière sourit et m'adressa ces mots :  
"Je suis une Immortelle, et viens des cieux antiques.  
"J'ai parcouru le ciel, et la terre et les flots,  
"Avec les dieux, les rois, les guerriers héroïques;

"J'eus aussi pour amants plus d'un barde vanté,  
"Qui me vint adorer durant le cours des âges.  
"Ils m'invoquaient toujours en écrivant leurs pages,  
"Et recevaient de moi leur immortalité.

"Hélas, depuis longtemps leurs bouches sont muettes;  
"Et les bardes nouveaux, cherchant d'autres amours,  
"M'ont oubliée! Aussi, cherchant d'autres poètes,  
"Je m'attarde aux rochers ceints de murs et de tours.

"Sur ces vertes hauteurs qui dominent le fleuve,  
"D'où je puis contempler un sublime horizon,  
"J'arrêtai mes pas, et sise sur le gazon,  
"Ja saturai mes yeux d'un vision neuve.

"Ah! dis-je, quel décor! Quelle inspiration  
"Pour un poète-roi, pour un nouvel Homère,  
"Sur ces ramparts fameux, sur cette cîme altièrre  
"Plus riche en souvenirs que l'antique Ilion!

"C'est ainsi que rêvant sur ce site historique,  
"Je m'endormis au bord ed ce puits dans les bois.  
"Quel est mon nom? Ami, chez les grecs, autrefois,  
"Calliope règnait; je suis La Muse épique!

Jules GENDRON, D.M.

Grand-Rapids, Minn.,

mai 1931.

## EN GARDE!

*Marche de la Fédération des  
Gardes Indépendantes.*

Choeur :

En garde! amis, le clairon sonne.  
Que tout coeur vibre à ses accords!  
Que notre pas ferme résonne!  
Restons unis, nous serons forts.

I

Notre drapeau, c'est le symbole  
D'un peuple uni qui se souvient.  
Une gloire pure auréole  
Le sol natal du Canadien.  
L'érable, aux reflets d'espérance,  
S'ennoblit encore au rayon  
Du lys éclatant de la France,  
Comme aux grand jours de Carillon.

II

Gardiens militants de l'histoire,  
Souvenons-nous de nos aïeux.  
Nous rappellerons leur mémoire  
Et leur courage audacieux.  
Grandis dans la foi de nos pères,  
Groupés aux quatre vents du ciel,  
En l'avenir nos coeurs espèrent  
Et notre sang est immortel.

III

A l'exemple des grands courages  
Et le coeur rempli de fierté,  
Soyons comme eux des témoignages  
De vaillance et de dignité.

Cartier, Champlain, Laval nous gardent.  
De Frontenac et de Dollard,  
De Lévis, de Montcalm, les gardes  
Portent l'épée et l'étendard.

IV

Pour Dieu, la langue et la patrie,  
L'honneur oblige jusqu'au bout.  
Francs et loyaux, sans veulerie,  
Le front haut et toujours debout,  
Demeurons fermes et fidèles  
A nos devoirs comme à nos droits.  
Les voix du passé nous appellent :  
Si Dieu le veut, fais ce que dois!

Choeur :

En garde! amis, le clairon sonne.  
Notre coeur vibre à ses accords  
Et notre pas ferme résonne.  
Restons unis, nous serons forts!

*Alphonse DESILETS.*

—Avril 1931.

## LES POETES A SHERBROOKE

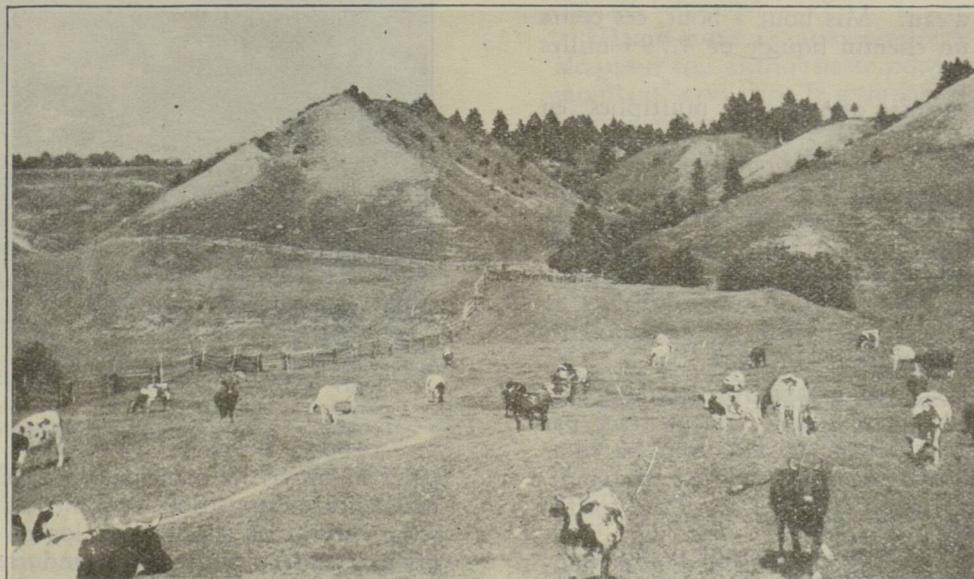
Samedi le 18 juillet M. Florian Fortin, directeur-gérant de "La Tribune" de Sherbrooke, accueillait chez lui les écrivains des Cantons de l'Est.

A cette occasion, la médaille du Lt-Gouverneur de cette Province, l'hon. Henry-Georges Carroll, fut remise à M. Alfred DesRochers, lauréat de la Société des Poètes. Une lyre d'argent fut aussi décernée à Mlle Marie-Alice Taschereau de Sherbrooke, et, une lyre de bronze à M. Ulric Gingras des Trois-Rivières pour leurs succès au concours de poésie de 1931.

Mlle Eva Sénécal a été aussi couronnée par L'Action canadienne-française pour un manuscrit de roman. Nous reviendrons sur ce sujet dans un prochain numéro.

A. D.

## DANS LES LAURENTIDES



Le troupeau laitier va à l'aventure dans les pâturages. Pendant les mois de juin et juillet, l'herbe est tendre et drue. Aussi les chaudières s'emplissent-elles rapidement, aux traites du matin et du soir.

# EN CHEMIN FAISANT

DANS LA BASSE-LOUISIANE

Par G.-E. MARQUIS

Ceux qui sont quelque peu familiers avec la géographie de France, savent que l'on emploie souvent des expressions comme celle qui sert, en partie, d'enseignement à cet article: il y a les Hautes et les Basses-Pyrénées, la Haute et la Basse-Loire, comme l'on y remarque encore le Massif-Central qui sa s'éteindre dans le Bassin Méditerranéen.

## EN LOUISIANE



Groupe d'Acadiennes Louisianaises, dans un joli costume d'Evangeline, au centre M. l'abbé Alb. Pelletier, curé de Rouyn, P. Q.

Ainsi en est-il du territoire, dans l'Etat de la Louisiane, qui se trouve situé dans la partie inférieure du Mississippi. Les Acadiens occupent la partie sud-ouest de ce territoire, l'un des mieux articulés qui soit au monde, au point de vue navigation, car le delta du Mississippi comprend une infinité de branches ou de bayous dont le cours est navigable pour les vaisseaux d'un faible tirant d'eau. Mis bout à bout, ces cours d'eau formeraient un chemin liquide de 4,794 milles de long.

C'est dans ce territoire que se sont multipliés, en grande majorité, les quelque 5,000 Acadiens qui y émigrèrent de 1756 jusqu'aux premières heures du XIXe siècle. Leur développement s'est propagé d'une façon phénoménale, pour ne pas dire miraculeuse, car ce mot est quelque peu usé. En effet, dans l'espace de 175 ans — et l'on devrait plutôt dire 125 ans, puisque la majeure partie de 5,000 Acadiens établis en Louisiane n'y arrivèrent qu'environ 50 ans après les premiers groupes — ils se sont centuplés.

L'itinéraire que nous avons parcouru, pendant l'espace de six jours, avait été soigneusement tracé par l'honorable Dudley-J. Leblanc et, dans tous les villages et les villes que nous devions traverser, un comité, composé des principaux citoyens, avait été formé, afin de nous préparer une réception.

De luxueux autocars nous attendaient donc à l'Hôtel de Soto, Nouvelle-Orléans, le 16 avril au matin, pour commencer cette longue randonnée, comme nous

l'avons déjà dit, le long des bayous de la Basse-Louisiane.

Il serait trop long d'énumérer ici, par le menu, chacun des endroits visités, car cette nomenclature deviendrait fastidieuse pour nos lecteurs. Qu'il nous suffise de dire qu'une fois de plus nous avons constaté l'esprit d'organisation des Américains, puisque ceux que nous visitons sont nés aux Etats-Unis et sont des sujets américains. D'ailleurs, celui qui avait bien voulu se constituer notre leader n'en était pas à ses premiers essais dans ce genre de travail. En effet, l'honorable Dudley-J. LeBlanc est un organisateur né, d'une activité dévorante et d'une capacité de travail quasi phénoménale. C'est un homme dans toute la vigueur de l'âge, bâti pour vivre cent ans; à la tête finement ciselée; aux yeux noirs et pénétrants; à la chevelure d'ébène légèrement ondulée; bilingue, il passe d'une langue à l'autre avec beaucoup de facilité et il sait toujours trouver l'expression spirituelle pour dérider et pour entraîner les gens. Mais M. LeBlanc s'était tracé un programme dans lequel rien n'avait été laissé à l'imprévu. Rien n'a cloché pour faire de notre course d'au delà de 1,000 milles un succès des plus complets. Ajoutons, toutefois, que M. LeBlanc était assisté d'un comité de plus de 30 membres provenant de la "State Executive Committee of Association Louisiana - Acadians".

Le premier soir de cette randonnée dans la Basse-Louisiane, nous arrêtàmes à Abbéville, et comme l'Hôtel n'était pas assez considérable pour recevoir notre

## EN LOUISIANE



A Opelousas, nombre d'orateurs ont adressé la parole à plusieurs milliers d'auditeurs. Cette photo a été prise pendant l'allocution de M. Guy Vanier, président de la Société St-Jean-Baptiste de Montréal.

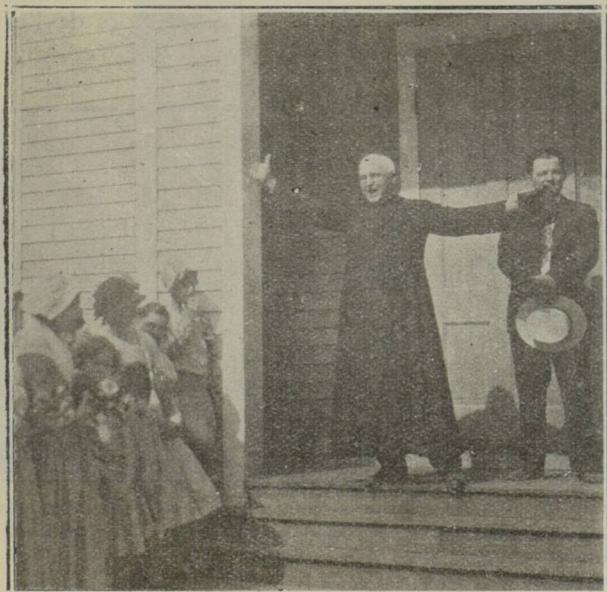
parti en entier, les principaux citoyens de la ville mirent à notre disposition leurs meilleures chambres. Des scouts savent où chacun doit loger. Des automobiles nous attendent pour nous conduire un peu partout dans les différents quartiers de cette jolie petite ville. Mais il nous faut revenir sur la place publique, car on

nous offre un "Big barbecue" (1) avant le banquet qui sera servi sur le toit de l'hôtel principal, après la série de discours qui sont écoutés très attentivement pendant près de deux heures. Ceux et celles qui veulent danser sont invités à passer dans une grande salle où un orchestre leur donne les airs voulus: valse, fox-trot, two-step et tous les autres "steps" appropriés.

Le lendemain matin, le premier article au programme était l'audition d'une messe à l'église d'Abbeville, dès 7 heures, puis nous nous mettons en route à 8 heures à une allure endiablée puisque nous devons traverser pas moins de 18 villages et villes et être reçus officiellement dans une dizaine. A Mamou, où nous est offert le lunch, l'on nous fait entendre de la musique délicieuse par un orchestre de fillettes portant un costume très agréable à voir. Sur la place publique, un kiosque s'élève, ombragé par des chênes gigantesques, et la foule se presse non seulement pour entendre la musique, mais aussi les nombreux discours qui y sont prononcés. Nous n'avions pas assez compté avec l'amabilité de nos amphitryons, puisque au lieu d'arriver à Lafayette à 5 heures, nous ne l'atteignons qu'à 8. Malgré cela, une foule de cinq à six mille personnes nous attend encore sur la place publique et, dès notre arrivée, plusieurs orateurs se font entendre, entre autres Mgr Jules-B. Jeanmard, évêque de Lafayette, le maire St-Julien, Robert-L. Mouton et un grand nombre d'autres, ainsi que quelques-uns des membres de la délégation canadienne.

Le lendemain, messe spéciale à la Cathédrale de Lafayette, à 7 heures, puis en route pour une autre journée très chargée. Nous devons la terminer en nous rendant à St-Martinville où devait avoir lieu, le lendemain, le dévoilement de la statue d'Evangéline.

### EN LOUISIANE



M. le curé de Maurice adressant la parole aux visiteurs Canadiens. A sa gauche L'hon. Dudley J. Leblanc. Quelques jeunes filles attendent la fin des discours pour nous présenter des fleurs.

(1) Repas champêtre dont le principal met est constitué par un petit pain contenant des victuailles: poulet, lapin, langue, etc.

Que dire des endroit comme Carencro, petit village de quelques centaines d'âmes, où une estrade avait été élevée et sur laquelle un groupe de fillettes personifiaient des anges. Il faisait une chaleur équatoriale ce matin-là, et les Canadiens cherchaient l'ombrage pendant les discours.

Je ne voudrais pas oublier de dire un mot de Grand-

### EN LOUISIANE



Le maire de Grand Côteau, M. Ogé est assis entre un groupe de séminaristes du collège des Jésuites et un autre groupe d'Acadiennes Louisianaises. Vue prise en face d'une grotte de Notre-Dame de Lourdes.

Coteau, superbe petite ville de quelques milliers d'âmes seulement, mais qui possède un collège dirigé par les RR. PP. Jésuites et un couvent des Soeurs du Sacré-Coeur. Grand-Coteau est un paradis terrestre où l'on voit les plus beaux arbres du pays et où les fleurs abondent. Les dames de la haute société acadienne se font un honneur de dire qu'elles ont étudié au couvent de Grand-Coteau. C'est un peu comme celles de chez nous, qui sont heureuses de déclarer qu'elles ont étudié soit à Sillery, soit à Bellevue ou encore chez les Ursulines.

Hâtons-nous de nous rendre à Opelousas, où une réception très enthousiaste nous est faite et un lunch succulent servi dans le gymnase de la ville. Et nous filons rapidement vers St-Martinville, mais non sans recevoir à Pont-Breaux les marques les plus touchantes de la cordialité des habitants de l'endroit. Un mille avant d'arriver au village, une fanfare vient nous sérénader, et des bataillons d'Evangélines et de Gabriels, en costumes très riches, nous accompagnent de chaque côté de nos voitures et font entendre des chants joyeux. Nouvelle série de discours, puis invitation à un dîner sous bois, un peu en dehors de la ville de Pont-Breaux. Ce sous-bois est composé de quelque centaines de chênes, que l'on dit millénaires.

A la suite de ce banquet, les discours se prolongent jusqu'à 11 heures dans ce paradis terrestre, alors que la température la plus favorable nous favorise et que les 300 convives écoutent avec beaucoup d'attention ceux qui se font entendre sous les arceaux formés par le croisement des branches des chênes, éclairés par des douzaines d'ampoules électriques.

St-Martinville, que l'on atteint le même soir, très tard, était l'endroit culminant de notre randonnée. Inutile de dire que le lendemain l'on vient nous saluer de 50, de 100 et même de 150 milles à la ronde, même des Etats voisins, tels que du Texas (1) et de l'Arkansas, quand ce n'est pas du Mississippi lui-même. Grand'messe à la Cathédrale, dîner à la salle publique et, dans l'après-midi, devant une foule de 20,000 au-

### EN LOUISIANE



Quelques figures types négresses et négrillons en face d'une école publique. Remarquez comme elles sont mises proprement. Leurs robes sont d'un blanc immaculé.

diteurs, pas moins de 22 discours se déroulent, sans une minute de répit, de 2 à 5 heures. Il y a là des haut-parleurs et les paroles des orateurs louisianais ou canadiens se répercutent dans toute l'Amérique du Nord.

Quelque peu harassés, mais de plus en plus enthousiastes, nous nous mettons en route, le lendemain matin, lundi, et nous traversons les villes de Jeannerette, Houma, où nous prenons le lunch, Léonville, où le curé Lachapelle nous fait l'honneur d'une grandiose réception, et enfin à Thibodaux où une foule de 5,000 à 6,000 personnes nous attend sur la place publique pour nous souhaiter la bienvenue. Puis nous nous rendons à la grande salle des Chevaliers de Colomb où un dîner nous est servi, lequel, comme d'habitude, est accompagné de nombreux discours. On nous avait bien retenu des chambres dans les hôtels et dans les familles privées de l'endroit, mais un grand nombre de voyageurs ont hâte d'arriver à la Nouvelle-Orléans pour refaire un peu le désordre de leur toilette, après une course de cinq jours dans des chemins poussiéreux et une chaleur variant de 75° à 90° F. C'est pourquoi plusieurs quittent Thibodaux malgré la cordialité et l'amabilité de ses citoyens, dès le même soir, pour se rendre à la Nouvelle-Orléans, ou, comme on l'appelle plus communément, la cité du Croissant.

Le lendemain, c'était au tour des autorités de la plus grande ville de Louisiane de nous recevoir, à commencer par le maire Walmsley, lequel était accompa-

(1) L'on nous affirme qu'il y a près de 200,000 descendants d'Acadiens dans cet Etat.

gné de M. Simonin, consul de France, et de M. André Lafargue. Au retour de l'Hôtel de Ville, on nous invite à nous rendre à un bateau, nolisé spécialement pour nous et qui doit nous promener dans le port pendant la plus grande partie de l'après-midi. Comme la pluie gâche un peu cette promenade, on organise bientôt du chant et de la danse dans la grande salle du bateau, et les jeunes s'en donnent à coeur joie. Au retour, des autobus nous attendent et, en compagnie de M. André Lafargue, nous visitons le Cabildo et son musée, la Cathédrale St-Louis, au Vieux Carré, le quartier français, le parc Audubon et quelques-uns des coins les plus intéressants de la cité. Mais comme le temps est sombre et que la brume envahit la ville, nous sommes obligés de rentrer à l'hôtel de Soto plus tôt que nous l'aurions voulu. Un superbe banquet nous est offert au cours de la soirée, par la cité de la Nouvelle-Orléans, dans l'un des principaux hôtels de la ville.

Notre randonnée en Louisiane venait de prendre fin.

Le lendemain matin, le groupe de l'Acadie canadienne prenait la route du nord, celle que nous avions suivie en descendant, pendant que nous, ou du moins la plus grande partie, nous nous embarquons sur le SS. "Dixie" pour descendre le Mississippi jusqu'à son embouchure, soit 90 milles, pour passer par l'extrémité sud de la Floride et remonter vers New York, en suivant le littoral de l'Atlantique, soit un trajet de près de 2,000 milles, qui dure cinq jours.

Disons qu'une température idéale nous favorisait et que ce fut un repos complet après les six jours pendant lesquels la capacité physique de chacun des excursionnistes avait été taxée jusqu'à son extrême limite d'activité.

Le golfe du Mexique est de toute beauté et ses eaux nous rappellent celles de la Méditerranée. Peu de navires en vue et peu d'oiseaux. Seulement, de temps à autre, des poissons volants jaillissent hors de l'eau,

### EN LOUISIANE



Foule de 20,000 personnes écoutant les orateurs à St-Martinville, lors du dévoilement de la statue d'Evangeline.

et l'on dirait des hirondelles de chez nous qui rasent la surface des étendues lacustres, présage d'un orage prochain.

Quelques-uns de nos compagnons, une quinzaine environ, nous avaient quittés le même matin, le 22, pour se rendre en Floride, afin de jeter un coup d'oeil sur les principaux endroits de villégiature et ses plages fameuses.

Nous aurions voulu dire quelques mots de la Nouvelle-Orléans aujourd'hui, mais nous croyons que prolonger ce récit serait trop demander à la patience de nos lecteurs.

Peut-être reviendrons-nous sur ce sujet un peu plus tard et profiterons-nous de l'occasion pour tirer quelques conclusions de ce voyage.

Il est vrai que des compagnons de voyage ont déjà communiqué au public certaines impressions à ce propos et que je ne saurais m'élever à la hauteur de la philosophie d'un Prud'homme, d'un Groulx, d'un

Roy (Mgr Camille), d'un Héroux, d'un Roy (Alfred) ou même d'un Chaloult; mais comme chacun possède un angle de vision qui lui est propre, je me permettrai, si Dieu me prête vie, d'offrir bien humblement aux lecteurs du "Terroir" quelques lignes sur le problème acadien en Louisiane, en relation avec les autres groupes français de l'Amérique du Nord, problème que nul patriote francophone ne devrait manquer d'étudier, à mesure que leur nombre s'accroît, que leur fortune augmente et que leur influence pèse de plus en plus dans les conseils de la nation.

### DANS LES MONTAGNES ROCHEUSES



Qui donc a prétendu que les ours sont dangereux à rencontrer? En voici un noir qu'une gentille voyageuse appelle, sur une route qui traverse un grand parc, pour lui offrir des friandises. You are a lucky... bear!

# L'Écho Musical et Artistique

Par J.-Horace Philippon, Avocat

## I — A PROPOS DE CHANT :

Paul-Arthur est un garçon bien intéressant; belle éducation, culture générale soignée, causeur amusant, courtois et plein d'entrain.

Au surplus, Paul-Arthur aime le chant et ne dédaigne pas d'en faire le sujet principal de ses conversations, lorsqu'il trouve des amis pour l'écouter.

Or, la semaine dernière, nous avons le plaisir de le rencontrer à nouveau, et son art favori devint bientôt le sujet de notre entretien. Il trouve étrange, par exemple, "qu'un musicien qui n'a jamais appris le chant, puisse prétendre faire une critique et une appréciation autorisées d'une audition de chant, pour cette seule raison qu'il est organiste, pianiste ou violoniste. Un professeur de chant, n'est pas un professeur d'orgue, et vice versa, à moins, disait Paul-Arthur, que cet homme ait acquis une sérieuse connaissance de l'orgue et du chant, ce qui n'est pas général. Des études spéciales donnent la culture vocale, des études non moins spéciales donnent la formation musicale instrumentale. Qu'on cesse donc de prétendre parler chant avec autorité parce qu'on connaît le violon, et vice versa".

"A plus forte raison, ajoutait Paul-Arthur, on ne peut être un critique musical autorisé, par le seul fait qu'on aurait été nommé reporter de journal". Ainsi concluait ce malin, cet artiste jaloux de conserver à l'art véritable ses droits imprescriptibles.

Nous nous sommes laissés surprendre par la logique de cette argumentation, — une Lapalissade quoi, — et nous avons songé que Paul-Arthur pensait juste. Qui dirait le contraire? Et pourtant! — grands dieux, nous connaissons bien des instrumentistes... qui parlent *chant*, sans pourtant l'avoir jamais étudié! — ceci explique peut-être les applaudissements donnés sans considération sérieuse, à des exécutions mauvaises, et les annonces à grand tapage faites sur la technique de certains chanteurs!

Concluons que le chant s'apprend, et qu'il faut au moins connaître les grands principes de la culture vocale pour pouvoir apprécier avec un peu d'autorité les artistes qui s'exécutent. Il serait bien étrange, en effet, si le chant était le seul d'entre les arts, dont tout le monde pourrait parler avec connaissance, sans en avoir au moins appris les éléments!

Ainsi, pensait Paul-Arthur, et somme toute, n'a-t-il pas raison?

## II — SEMAINE DE LA CHANSON :

Le "Progrès du Golfe", n'a-t-il pas déjà lancé l'idée d'une "Semaine de la chanson" "Si l'idée en était répandue, si elle se concrétisait en la constitution d'un comité, — disait l'article signé par C. A. B., — il devrait être exigé, à tout le moins sollicité d'un chacun, que pendant ces huit jours, il chante et fasse chanter autour de lui, le plus possible, du réveil au ma-

tin". . . Ce serait donc pour notre chanson canadienne-française, une excellente occasion de propagande. On pourrait même, pour créer de l'émulation organiser un concours et donner quelques prix aux meilleures compositions, aux meilleures trouvailles.

A la lecture de cet article, cité par l'Action Catholique, (article dont nous n'avons extrait qu'un passage, mais qui mériterait d'être reproduit en entier), nous nous sommes demandé pourquoi la société des Arts, Sciences et Lettres, et sa filiale, l'Association des Chanteurs de Québec, n'emploieraient-elles pas tous leurs efforts à propager cette idée, de manière à la rendre plus facilement réalisable?

L'an dernier, la Société des Arts avait organisé avec succès une fête charmante pour commémorer le cinquantième de l'hymne national.

Pourquoi n'entreprendrait-elle pas, cette année, de démontrer aux nôtres le respect et l'orgueil qu'ils doivent avoir pour la chanson canadienne-française, et comment elle est supérieure à la chanson américaine que trop des nôtres lui préfèrent, — par snobisme peut-être.

La semaine de l'Exposition serait la semaine toute désignée pour la chanson!

Qu'on se le dise! Deux mois suffisent pour préparer la "Semaine de la Chanson canadienne-française."

On nous informe que l'Association des Chanteurs de Québec sera heureuse de coopérer avec la Société des Arts ou toute autre société, pour assurer à cette idée heureuse du "Progrès du Golfe" sa prompte réalisation.

## III — A PROPOS DE THEATRES :

Il se dit beaucoup de choses intéressantes sur les théâtres; avantages du film parlé sur le film silencieux, valeur artistique du film français sur le film américain, nécessité du théâtre comme moyens de propagande de toute sorte, et quoi. . . encore!

On ne parle peut-être pas suffisamment du rôle absolument pernicieux que jouent, ici et là, dans nos grandes villes certains théâtres d'un genre. . . plus particulier et qui, sous un nom ou un autre, — le nom importe peu — se font une "spécialité" de donner "du burlesque". Ce burlesque est ordinairement, du début jusqu'à la fin de la représentation, une suite ininterrompue de scènes plus ou moins scabreuses ou immorales; grosses farces, gestes, chansons, bref, situations corsées à plaisir pour faire rire les gogos sur les choses qu'une saine éducation nous apprend à respecter. Véritables écoles où l'on enseigne, jusqu'à les vouloir "annoblir", les idées et les manières les plus dévergondées. Et ce public, — un certain public, voulons-nous dire, — chaque jour plus avide des sensations les plus "nouvelles" et les plus "senties", court à ces représentations, en reçoit les leçons et les piètres enseignements.

Peu préparé à "faire la part des choses" il accepte comme des vérités ou comme des trouvailles heureuses, qu'à son tour il répètera pour faire rire, les enseignements les plus grivois ou les plus immoraux. Et, insensiblement, son esprit critique s'atrophie, son respect pour l'autorité et la morale diminue. Peu à peu, il conformera sa vie aux "enseignements" reçus, à l'ambiance dans laquelle ces théâtres lui auront fait passer des heures trouvées si attrayantes.

Véritables écoles de déformation, que ces théâtres de burlesque.

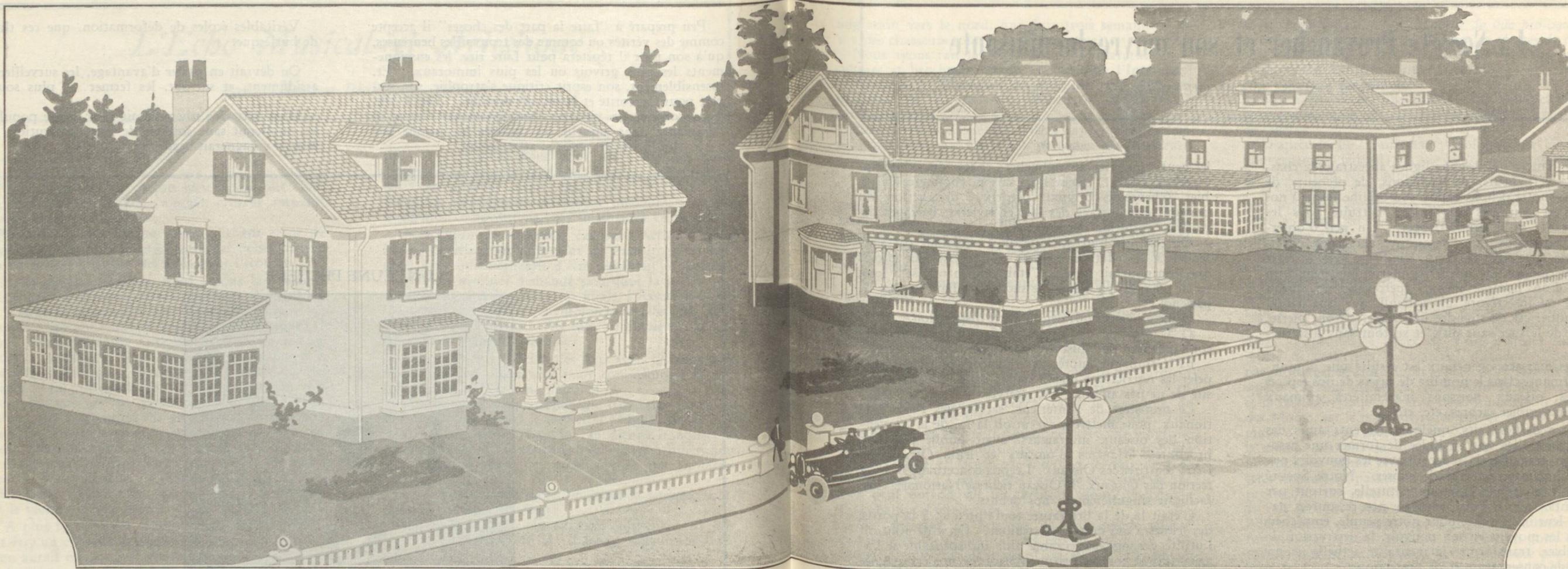
On devrait en parler d'avantage, les surveiller plus assidûment, et surtout, les fermer... plus souvent.

L'art véritable n'y perdrait rien; notre population les oublierait sans souffrir de leur disparition, et la morale y gagnerait beaucoup.

### UN JEUNE PECHEUR



Que de beaux jours passent les enfants au bord de la mer ou du grand fleuve, au cours des vacances. En voici un qui a été à la pêche et qui est heureux de montrer ses trophées: ils seront bientôt dans la poêle à frire.



## GENRE DE MAISONS CONSTRUITES SUR LE BOULEVARD DES ALLIES

On peut faire actuellement l'achat de lots à bâtir au Boulevard des Alliés au prix de **\$375.00** du terrain et à des conditions de paiement les plus avantageuses. En vous procurant un terrain à cet endroit, vous ferez le meilleur placement dans la ville de Québec.

Pour plus de renseignements, demandez le plan de ce Boulevard à **M. E. Caron, Prop.**

**BOULEVARD DES ALLIES, Enrg.**

**Bureau: 41 Boulevard des Alliés**

**Téléphone: 4-4551**

**QUEBEC**

Nous envoyons gratuitement le plan de sa subdivision, vous n'avez qu'à remplir le coupon ci-contre.

— COUPON —

**M. E. Caron,**

41, Blvd des Alliés,  
Québec.

*Veillez m'envoyer gratuitement le plan de votre subdivision de terrains et conditions de vente.*

NOM .....

ADRESSE .....

## La Société Provancher et son œuvre bienfaisante

Par LOUIS - B. LAVOIE, Secrétaire

Descendant d'une longue lignée ancestrale de chasseurs, de défricheurs, de bûcherons, de pêcheurs, de trappeurs, notre peuple, depuis son origine jusqu'à nos jours, s'est toujours appliqué à détruire tous les êtres vivants qu'il peut attraper. Un peu d'observation peut vous faire découvrir, chez nos concitoyens de tout âge, de toute condition, cet instinct de destruction qui fait que le premier mouvement d'un enfant, d'un homme même, apercevant un oiseau chanteur ou insectivore, un écureuil, une bête à poil ou à plume, est de prendre une arme, bâton, pierre, fusil, et de le tuer sans pitié et surtout sans discernement.

De ces massacres généraux est résulté une diminution alarmante dans le nombre de sujets de nos espèces indigènes: oiseaux, poissons, mammifères, animaux à fourrures, gibier, arbres, etc. etc.

En face de ces faits, quelques fervents amis des sciences naturelles ont eu l'idée de former une association qui travaillerait, d'accord avec les pouvoirs publics, à améliorer cet état de choses. Notre Société voudrait faire aimer l'histoire naturelle, surtout par les enfants, faire mieux connaître nos ressources naturelles, leur importance pour notre peuple, empêcher, par tous les moyens en son pouvoir, la destruction de notre gibier, transformer la mentalité actuelle en un instinct de conservation et de protection.

La Société Provancher d'Histoire Naturelle du Canada est une association incorporée par lettres patentes fédérales le 19 avril 1919, formant une corporation ou corps politique sans capital-action.

Pourquoi le nom de Provancher? L'abbé Provancher est considéré (1820-1892) comme le Linné du Canada (Linné: célèbre botaniste suédois, 1707-1778). Auteur de "La Flore Canadienne", volumineux ouvrage publié en 1862, le premier travail complet sur les plantes canadiennes. Personne depuis n'a entrepris la tâche de reviser et de compléter à date ce vieux traité. (Le R. F. M.-Victorin publiera bientôt un ouvrage sur la Flore du Québec).

Une classification systématique des insectes modestement intitulée "Petit Faune Entomologique du Canada", qui comprend quatre volumes compactes, d'un total de 2,506 pages.

Dans le seul volume II, Hyménoptères, Provancher a décrit 923 nouvelles espèces qui étaient inconnues de la science.

Pour mettre à exécution l'objet de son programme, la Société Provancher fut divisée en quatre sections dites: a) d'études scientifiques, b) de propagande éducative, c) de protection des espèces indigènes, d) d'informations scientifiques et pratiques.

Ainsi organisé et équipé, il nous restait à agir. La propagande éducative fut de suite l'objet de nos efforts.

Quelle était la situation? Mentalité de destruction irraisonnée — tuer les oiseaux, détruire les nids, piller

les oeufs, capturer au trébuchet: chasse du printemps (oiseaux gibier), chasse hors saison, commerce de gibier (chevreuil, orignal, perdrix), destruction du poisson, dynamitage des lacs et rivières, barrages des rivières, pollution des eaux, etc.

On comprit tout de suite qu'il ne fallait pas s'attendre à des effets immédiats en réponse aux efforts que l'on pourrait faire. C'était une entreprise à long terme, et pour en assurer le succès il fallait s'armer de patience.

Deux moyens s'offraient à notre disposition :

a) Campagne en faveur de la vulgarisation des connaissances de l'histoire naturelle dans les écoles;

b) Campagne auprès des chasseurs pour leur rappeler les restrictions bienfaisantes de la loi et la nécessité de ne pas affaiblir nos réserves.

Le ministère de l'Intérieur, service des Parcs Nationaux, pour mettre à exécution la loi de la convention des oiseaux migrateurs, avait publié plusieurs brochures: Maisons d'oiseaux et leurs Occupants; l'Art d'attirer les Oiseaux; Leçons concernant la Protection des Oiseaux; L'Oiseau richesse Nationale. Cela facilitait singulièrement nos débuts.

C'était là de la littérature toute prête et à la portée des jeunes à qui nous la destinions. On y démontrait l'utilité des oiseaux comme aide indispensable à l'agriculture et comme ornementation de nos campagnes canadiennes. Leur grande valeur économique en fait une richesse sur laquelle il faut veiller avec sollicitude.

Attirer les oiseaux, protéger leurs nids et même leur en construire sous forme de maisonnettes appropriées, leur distribuer nourriture et grains, tels sont les moyens suggérés non seulement pour la protection immédiate de nos amis de l'air mais pour créer et maintenir l'intérêt, frapper l'imagination de l'enfant, lui inculquer des notions populaires dont les résultats, à la longue, transformeront les idées de destruction en une mentalité de conservation et de protection. Nous avons donc fait bénéficier 8 à 10 mille élèves de nos écoles, chaque année, de cette littérature, et notre énergie n'a été limitée que par nos ressources fort restreintes, surtout dans les débuts.

Un autre moyen de protection c'est la transformation des parcs, jardins, propriétés publiques ou privées en Refuge d'oiseaux. Exemple: Les Champs de Bataille, 400 maisons y ont été installées, dont les deux-tiers sont habitées chaque printemps par plusieurs sortes d'oiseaux utiles.

Après avoir pensé aux jeunes écoliers, notre attention s'est portée vers les grands.

A la suite de la Convention des oiseaux migrateurs, la chasse du printemps fut prohibée. On comprendra la sagesse de cette loi si l'on songe que chasser, le printemps, c'est tuer l'oiseau qui s'en va vers son nid pour nicher et se reproduire. Le tuer, le printemps, c'est tuer la couvée de la saison.

Par sa position, le fleuve St-Laurent est la voie suivie du sud-ouest au nord-est, par le gibier, dans sa

migration vers le nord, qui dure trois semaines. Il y a des chasseurs tout le long du fleuve.

Nous avons fait la distribution de littérature, circulaires et brochures du département de l'Intérieur: "L'Outarde", "Pourquoi la Chasse du printemps est défendue", et "Conseils aux Chasseurs", à 600 chasseurs doutardes.

Nous avons adressé des lettres expliquant les lois de protection aux curés des paroisses des chasseurs d'outardes.

Ce travail nous a mis à même de constater que, chez nos gens, le fond est bon et qu'il suffit de les renseigner, de les éclairer, pour qu'ils s'éveillent facilement à l'idée du vrai et du beau. C'est pour cela que nous avons toujours eu pour principe que, dans une oeuvre comme la nôtre, la persuasion produit beaucoup plus d'effet que la coercition.

Comme exemple des bons effets d'une protection méthodique et suivie, prenons le cas des deux îlots Razades, qui font partie de la zone de protection de gibier aquatique de la Société. En 1919, nous avons trouvé sur ces deux îles, 154 nids vidés de leurs oeufs par les pilleurs d'oeufs. Cette année, après 10 saisons d'une surveillance suivie à l'aide d'un gardien, pendant la période de nidification, le garde-chasse en chef du gouvernement fédéral pour la province de Québec, a compté 1,300 nids sur les deux îles: 763 nids de canards Eiders d'Amérique, avec une moyenne de 5 oeufs par nid (plusieurs allant jusqu'au nombre de 9 et même 10 oeufs par nid); et le reste de goélands argentés. C'est un bel exemple des résultats que l'on peut obtenir sur un territoire donné, propre à l'incubation d'une espèce.

Pendant que les sections de propagande éducative et de protection des espèces indigènes opéraient le travail ci-haut décrit, la section scientifique ne restait pas inactive. Son but est de faire poursuivre les études de biologie marine dans l'entrée du golfe, le fleuve St-Laurent et les rivières qui s'y déversent. Nous avons un beau champ de pêche dont nous ne faisons que commencer l'exploitation méthodique et rationnelle. Comme toutes les autres industries, la pêche a ses principes et ses lois qui découlent d'une science nouvelle qu'on appelle océanographie. Il faut donc y introduire la formation technique, comme en agriculture, en industrie forestière, etc: c'est dans ce but que l'école des pêcheries a été fondée.

Mais il y a plus: c'est la création d'une station biologique, qui, plus tard, quand elle aura atteint son plein développement, servira à solutionner certains de nos problèmes de pêche, comme cela arrive couramment pour d'autres pays.

Dès 1925, nous avons demandé l'installation d'au moins deux stations biologiques: une sur la côte nord et une sur la côte sud. La diminution alarmante dans la quantité de poisson comestible pêché, à des causes que seule l'étude systématique et scientifique de la biologie sous-marine peut faire connaître.

Ici, entre autres sujets, nous avons fait au département des Pêches de la province de Québec, les recommandations suivantes: la création d'une organisation départementale consacrant son attention à la classification et à l'inspection du poisson; *l'établissement d'un laboratoire technologique et biologique pour les expériences dans la préparation du poisson destiné à la mise en conserve; la création d'un bureau d'information sur les marchés, les prix, et les statistiques de pêche; l'étude scientifique et l'océanographie du fleuve*

*et du golfe St-Laurent, au point de vue biologique; l'étude de la migration des différentes espèces de poisson et de l'influence de la température, de l'eau et des courants sur ces migrations; la création de cartes de pêches à l'usage des pêcheurs.*

Il y a quatre stations fédérales de biologie marine au Canada, mais pas une n'existait dans la province de Québec.

D'après le Dr Huntsman (biologiste en chef du gouvernement fédéral), la vie biologique sous-marine du St-Laurent est complètement inconnue.

L'Université Laval, comprenant l'importance de cette branche d'étude et les horizons nouveaux qu'elle offre à notre jeunesse étudiante, prit, l'an dernier, l'initiative du mouvement.

Constatant qu'il manquait un chaînon à la chaîne qui réunit son corps professoral au monde scientifique extérieur, au point de vue biologique, les hommes éclairés qui la dirigent actuellement ont décidé la création d'une station de biologie marine à Trois-Pistoles, complétant ainsi l'institut biologique existant déjà. Pourquoi le choix de Trois-Pistoles comme centre de collection de matériel d'étude? Pour ne pas prolonger le cadre de cet article, deux raisons principales: la zone du fleuve, qui s'étend de Kamouraska et la Malbaie jusqu'à Pointe-des-Monts et Ste-Anne-des-Monts, est le point de rencontre de la plus grande masse d'eau douce avec les eaux salées de la mer. Tout le monde connaît, ou soupçonne, les transformations nombreuses, même physiques, qui s'opèrent dans les êtres marins, en passant de l'un à l'autre milieu. La profondeur des eaux du fleuve qui, en bas du plateau de l'île Rouge (entrée du Saguenay) tombe à 175 et 200 brasses (une brasse représente six pieds linéaires), formant par la conformation des côtes un golfe où se déverse une masse considérable d'eau douce par l'apport du Saguenay, crée des conditions spéciales de vie sous-marine qui méritent d'être étudiées.

En deuxième lieu, une station biologique est toujours adossée à une université où se trouve l'outillage de laboratoire nécessaire aux savants et aux spécialistes pour poursuivre leurs études des spécimens collectés par la station. Quatre heures et demie seulement de chemin de fer séparent Trois-Pistoles de Québec, centre universitaire.

Par cette création, notre université régionale se pose sur la carte du monde biologique et une foule de savants étrangers feront bénéficier notre province de leur science.

Beaucoup d'autres oeuvres sont inscrites au programme de la Société Provancher. Elle est affiliée au Canadian Field Naturalist Club, d'Ottawa, à la National Association of Audubon Societies de New York, au Biological Board of United States de Washington, D. C.

Elle fait partie du Bird Banding Association de Washington, de l'American Forestry Association.

Nous avons deux de nos directeurs qui font partie du comité international pour la protection des oiseaux, qui siègera prochainement à Genève.

Elle est en relation constante avec un grand nombre de Sociétés savantes, de biologistes, de naturalistes, d'ornithologistes, etc.

C'est vous dire qu'elle est parfaitement outillée pour rendre de précieux services aux autorités civiles de cette province, au département de chasse, au département de pêche, à la Commission des Eaux Courantes, à tous ceux qui veulent sincèrement la conservation

et l'accroissement, si possible, de nos richesses naturelles.

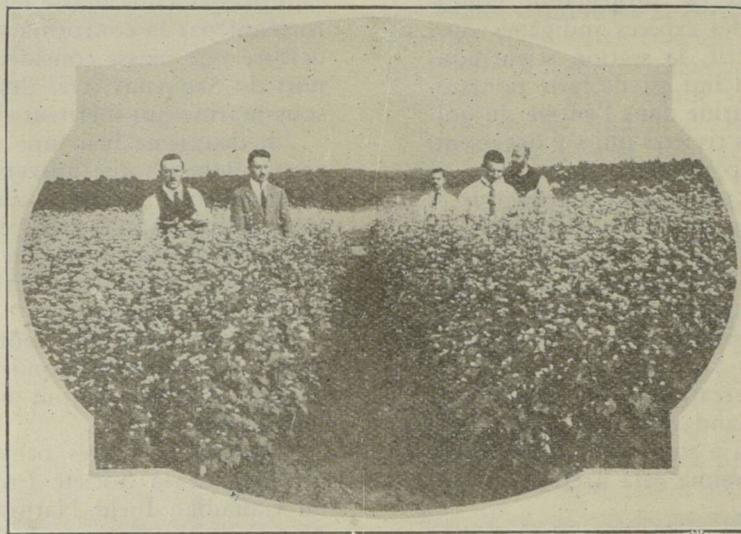
C'est vous dire en peu de mots ce qu'elle est appelée à devenir dans cette province. On peut donc, dès maintenant, dire qu'elle est "d'utilité publique".

L'histoire naturelle, dont la biologie marine est une branche, constitue une science utile entre toutes, parce qu'elle élève notre esprit au-dessus des tracasseries journalières; elle rafraîchit notre pensée, que les complications artificielles de la vie moderne finissent pas dessécher; elle console notre cœur, elle enrichit notre cerveau et l'arme contre le monstrueux ennui, père des vices et des maux. Pour qui sait la comprendre, la nature est une source inépuisable de joie et de bons conseils. L'amour de la nature, inné chez quelques âmes d'élite, a besoin d'être cultivé chez d'autres, et c'est aux professeurs qu'appartient le soin de développer ce sentiment dans l'âme des enfants et même de ceux qui les entourent.

Point n'est besoin d'être un savant pour aimer la nature; il suffit de savoir regarder autour de soi. Il n'est point d'heures, il n'est point de lieu où nous ne puissions découvrir le sujet de quelques jouissances gratuites. En même temps que l'amour de la nature, l'histoire naturelle nous enseigne le respect de la vie. Ne souffrez donc jamais qu'on tourmente un animal, qu'on casse inutilement des branches d'arbres. Combattez chez les enfants, et même chez les grandes personnes, l'instinct de cruauté, d'où vient tout le mal qui attriste le monde.

Par ce fait, vous rendrez service à la Société, vous contribuerez à rendre notre province plus belle, plus grande, plus prospère. Elle deviendra, ou plutôt restera, le pays où l'on aime à vivre, où il fait bon de vivre, Notre esprit de destruction se changera graduellement en un esprit de protection et de conservation.

#### SUR LA FERME D'OKA



Avec leur professeur, un Trappiste, quelques étudiants vont étudier sur place le développement d'une parcelle d'expérimentation.

## Bibliographie Canadienne

Plaisant pays de Saguenay. . . par D. Potvin — Imprimerie Ernest Tremblay — Québec — 196 pages.

C'est le douzième volume sorti du cerveau fertile de ce "bleuet" du Saguenay. Il a écrit ce dernier avec prédilection, puisqu'il nous entretient de son pays natal. C'est l'histoire des "Vingt-et-un", les premiers colons du Saguenay, le long du grand fleuve, puis quelques légendes du pays. Pour avoir une idée de sa saveur, voici une page que nous cueillons, au hasard, dans ce volume:

### LES MAMELONS (1)

"En ce temps-là, voilà des siècles, vivait dans le Sud-Américain la tribu indienne des Lenni-Lenape. Et une vieille prophétie existait parmi ces Indiens: "Quand s'accomplira le mariage entre une princesse de la tribu des Lenni-Lepage et un blanc, la race s'éteindra subitement aux "Mamelons", endroit situé à l'embouchure du Saguenay et où les premiers blancs d'Europe ont atterri. . . A Tadoussac, sans aucun doute.

Ce mariage d'une princesse Peau-Rouge, fille de chef, fut célébré, et le temps vint où la vieille prophétie devait s'accomplir. Le dernier des Lenni-Lenape doit mourir à Tadoussac.

Voici le drame.

Une grande bataille entre les Lenni-Lenape et les Montagnais se poursuit aux Mamelons dans la double horreur d'un tremblement de terre et d'une éclipse de soleil. La terreur règne partout. Pendant le combat et dans l'obscurité complète, le grand chef des Lenni-Lenape a, sans le savoir, tué son frère qu'il croyait en Europe. Celui-ci, en France, avait épousé une jolie femme indienne, descendante du peuple basque qui habitait le sud de l'Espagne et dont les voyageurs furent les premiers Européens à atteindre l'Amérique, bien avant Christophe Colomb.

Le vaisseau qui portait le frère du grand chef et son épouse, revenant de France, avait fait naufrage au Labrador et les jeunes époux avaient été secourus par un parti d'Esquimaux qui les avaient conduits jusqu'aux Mamelons où il arrivèrent juste au moment où la bataille entre les Lenni-Lenape et les Montagnais faisait fureur. Le frère et ses sauveurs se battirent contre les Montagnais. Mais le grand chef, ne reconnaissant pas le nouveau venu, le tua. Avant de mourir, cependant, l'époux de la princesse basque blessa gravement son assassin qu'il ne reconnaissait pas non plus.

La princesse est devenue veuve. Quelque temps après, elle donnait naissance à Alta. . . Plus tard, la princesse est sauvée de la mort, au cours d'une excursion de chasse, par un jeune trappeur écossais du nom

de Morton, ami intime de la famille du grand chef des Lenni-Lenape, et qui se mit à aimer la femme basque de toute l'ardeur de sa jeunesse. Morton allait épouser la veuve quand celle-ci mourut. Mais avant de mourir elle demanda à sa fille de conquérir l'amour du trappeur et de l'épouser afin de fonder une race nouvelle et belle.

Le grand chef eut vent de ce désir et des instructions données à Alta par sa mère mourante. Se sentant lui-même près de mourir, il fit venir à son chevet le trappeur Morton et lui dit la terrible prophétie qui pesait sur sa race et qui se transmettait de génération en génération dans la tribu des Lenni-Lenape. Il conjura le trappeur de fouler son cœur à ses pieds et de renoncer à Alta. Morton refusa; à moins cependant que la jeune fille refusa de l'épouser. Le chef interrogea Alta et lui raconta, à elle aussi, la sombre prophétie. Elle refusa également de renoncer à l'amour du trappeur.

Mais voilà qu'à la surprise générale des vieillards du conseil de la Nation, le grand chef, encore qu'à contrecœur, consentit au mariage. Il venait de se rappeler que la prophétie disait que si un enfant naissait de ce mariage d'une princesse de sa tribu avec un blanc, elle ne se réaliserait pas. Il comptait sur l'enfant.

Le mariage eut lieu aux Mamelons. Mais la prophétie, quand même, devait s'accomplir. A peine la cérémonie du mariage avait-elle eu lieu qu'Alta mourut.

Et la tribu des Lenni-Lenape s'éteignit avec elle".

G. E. M.

\* \* \*



M. l'abbé  
Auguste LaPalme

"Dialogue des Vivants et des Morts", par M. l'abbé Auguste LaPalme, pour répondre aux nombreux critiques qui, dans "l'Enseignement Primaire", avaient exprimé leur opinion sur l'ouvrage du même auteur, intitulé "Un Pèlerinage à l'École de Rang". — Imprimé par la Librairie d'Action canadienne-française, Montréal.

C'est un gros volume de près de 400 pages que présente au public le Grand Pédagogue Canadien. Gros ne veut pas toujours dire *beau*, car l'auteur y fait un rapillage de citations en pigeant un peu partout formant ainsi une gerbe d'un volume plus que respectable, mais qui contient, outre quelques brins de mil succulents et de trèfle odoriférants cueillis dans le champ d'autrui, une forte quantité de mauvaises her-

(1) Légende qui a servi d'intrigue à un roman publié en 1888 par W. H. H. Murray à Philadelphie et intitulé: "The Doom of Mamelons" et en sous titre: "Legend of the Saguenay".

bes. Trois ou quatre critiques de son premier livre qui, par bienveillance, l'avaient fortement aspergé d'eau bénite de cour, constituent les assises sur lesquelles il s'appuie pour bombarder tous les mécréants qui n'ont pas avalé comme un coup de lait sa première incantation.

Il serait trop long d'entrer dans le détail de la réplique de M. l'abbé La Palme et nous n'avons pas l'intention de le faire, étant donné le peu de loisir que nous laisse notre ministère . . . civil.

Nous avons déjà consacré plusieurs pages à "Un Pèlerinage à l'École de Rang", et nous ne trouvons rien, dans le chapitre que nous consacrons M. l'abbé La Palme, au cours de son deuxième volume, qui réponde aux arguments que nous avons apportés pour établir que le pèlerin a calomnié l'école de rang et que, de plus, il a erré d'une façon lamentable dans le Royaume de l'Utopie.

A partir du Surintendant de l'Instruction publique, en passant par les inspecteurs d'écoles, les principaux des Ecoles Normales, pour en arriver au plus humble de ses critiques, votre serviteur, M. l'abbé La Palme les domine tous de son verbe claironnant et il chante le coq comme un guerrier qui aurait réussi à anéantir une armée entière. C'est une deuxième édition du cri de Lucibel de biblique mémoire. M. l'abbé La Palme, qui a des lettres, mais qui sait surtout se servir de celles des autres, ne dédaigne pas de faire de l'analyse, même la plus enfantine, pour faire montre d'un savoir qu'il étale avec orgueil, comme un paon faisant la roue. Nous pourrions nous amuser aussi à ce petit jeu d'échenillage, et nous aurions une forte récolte à faire dans son dernier volume. Il est bien vrai que l'auteur a cru bon d'ajouter, au commencement de son recueil de citations, une page entière d'*errata*, mais il y aurait de quoi en garnir encore une couple. Comme quoi il est toujours bon d'être prudent et de fermer les contre-vents de sa fenêtre de verre avant de lancer des pierres dans le jardin du voisin. Si l'auteur demande des preuves, je serai à sa disposition et je lui en fournirai quelques douzaines.

En somme, le nouveau livre de M. l'abbé La Palme n'ajoute rien au crédit de la race et ne contribuera pas à relever d'un cheveu le niveau de nos écoles primaires. C'est du verbiage pur et simple. Si M. l'abbé La Palme est réellement sérieux et veut faire oeuvre méritoire, qu'il soumette un programme d'études élaboré et bien défini pour école primaire, au Comité catholique du Conseil de l'Instruction publique; nous verrons alors quel cas l'on fera de ses suggestions.

Et si cette autorité suprême, en fait d'enseignement primaire, dans la Province, de même que le département de l'Instruction publique, les principaux des Ecoles Normales, les inspecteurs d'écoles, etc., n'y entendent goutte, il n'y aura plus qu'à les faire tous pendre ou garotter, pour les remplacer par ce Barnum de la pédagogie, qui a nom M. l'abbé Auguste La Palme.

G.-E. M.

\* \* \*

Historique de la Société St-Vincent-de-Paul au Canada, de 1846 à 1930, par M. C.-J. Magnan, président du Conseil Supérieur du Canada — Imprimerie le Soleil Ltée, Québec — Grand format, 70 pages.

La Société de St-Vincent-de-Paul n'a pas besoin de présentation, puisque, depuis 84 ans, elle exerce ses activités non seulement à Québec, mais dans la plupart des villes canadiennes. Tout de même, il y a peu de gens qui savent l'histoire de son développement et qui connaissent les statistiques établissant ses activités. Cette Société, dont on doit la fondation à Vincent de Paul lui-même "Fut le premier lien qui rattacha l'Ancienne et la Nouvelle-France, depuis la séparation de 1760: elle nous vint providentiellement de France en 1846, neuf ans avant l'arrivée de la "Capricieuse" à Québec (1855), le premier navire français qui visitait le Canada, depuis la cession de ce pays à l'Angleterre", comme le déclare M. Magnan lui-même au commencement de son rapport.

Le volume est divisé en plusieurs chapitres, qui en rendent la lecture facilement assimilable. Il serait trop long d'en faire l'énumération, de même que l'analyse même la plus succincte. Toutefois, il est à remarquer que c'est dans la province de Québec où cette Société est la plus vivante et où elle accomplit la plus grande somme de bienfaits. Elle eut pour fondateur un ancien élève du Séminaire de Québec, le Dr Joseph Painchaud, et, dès 1847, Québec possédait déjà neuf conférences.

Chacun connaît trop bien, croyons-nous, l'organisation de ces conférences, pour que nous ayons à nous étendre sur ce sujet, comme chacun sait parfaitement avec quelle discrétion les membres de ces conférences savent découvrir et secourir les familles nécessiteuses. Les aumônes qu'elle distribue, elle les a reçues de personnes charitables, dans l'intimité du foyer et presque toujours avec la recommandation de ne pas dévoiler le nom du donateur. Les secours sont distribués à quiconque est dans le besoin, même parmi ceux qui, jadis, ont dépensé libéralement et qui ont pu jouer un certain rôle dans la société. Comme le veut le précepte évangélique, la main gauche ignore ce que distribue la main droite. C'est bien là la continuation par des laïques de l'oeuvre admirable de plusieurs communautés religieuses de chez nous, qui secourent les orphelins, les indigents et les malades, sans faire de tapage et sans trompeter aux quatre coins de l'univers le bien qu'elles accomplissent un peu partout.

Nous conseillons fortement à nos lecteurs la lecture de cet historique, afin de mieux connaître, si possible, l'organisation de la Société de St-Vincent-de-Paul au Canada, pour être en mesure de répondre plus efficacement aux demandes de secours provenant de l'une ou l'autre des conférences organisées sous l'égide de cette Société.

Nous remercions M. C.-J. Magnan, président du Conseil Supérieur du Canada, d'avoir bien voulu nous faire tenir un exemplaire de cet historique et nous le félicitons du zèle inlassable dont il fait preuve au profit de cette organisation, qui a mérité l'admiration de toutes les âmes compatissantes et de tous ceux qui n'ont pas oublié la parole divine: "Il y aura toujours des pauvres parmi vous". Le rôle du bon Samaritain aura toujours dans l'esprit des gens pondérés plus de mérite que celui des saltimbanques qui, sur des tréteaux, s'affichent chaque fois qu'ils font un don ou une aumône.

G.-E. M.

"*Traité sur la Comptabilité Municipale*", par J.-A. Towner, M.A.G.C. et Inspecteur-vérificateur au Département des Affaires Municipales, Québec.

Volume de près de 300 pages, relié, que l'on devrait retrouver sur le bureau de travail de tous les maires et secrétaires-trésoriers des corporations municipales rurales.

Il est écrit dans un style très simple et renferme un grand nombre de formules et détail de compte que les secrétaires auraient grand profit à consulter, à l'occasion.

L'on demande beaucoup à un secrétaire de Conseil Municipal.

Il doit bien souvent, interpréter la loi municipale; préparer des règlements de tous genres; tenir une comptabilité qui se complique chaque année, de plus en plus, par l'apport de nouveaux services municipaux. Et on lui demande d'improviser.

Sur toutes ces questions, le *Traité* de M. J.-A. Towner apporte des clartés et des précisions.

Le jour où il sera créé, dans la province, une école ambulante pour la formation des secrétaires-trésoriers, l'on comprendra encore mieux quel précieux instrument de travail le *Traité* de M. Towner constitue.

On ne s'improvise pas plus secrétaire-trésorier d'une corporation municipale, qu'avocat ou chirurgien.

G.-E. M.

\* \* \*

"*Fastes Trifluviens*".

Tel est le titre d'une magnifique brochure, illustrée, que vient de mettre à jour la Société St-Jean-Baptiste des Trois-Rivières, en collaboration avec la Société d'Histoire Régionale, (juin 1931). Comme on le sait, la fondation de la cité de Laviolette remonte à 1634. Donc, bientôt trois cents ans écoulés. Trois-Rivières est une ville prospère qui s'est développée très vite, depuis quelques années. Sa production industrielle dépasse même celle de Québec (\$42,477,807 contre \$39,826,822), avec une population qui n'atteint pas le tiers de la sienne.

Pour donner une idée du genre historique propagé dans cette brochure, nous en reproduisons quelques-unes plus loin. Elle sont toutes à lire et à méditer.

#### DANS UN CLAPPIER



Voyez comme ils sont jolis ces Jeannots lapins, dans leur enveloppe blanche, dressant l'oreille au moindre bruit. Leurs fourrures font les délices des dames, sous forme de manteaux dits de "seal" électrique — et leur chair, dans le pot-au-feu, tient lieu et place du poulet qu'Henri IV voulait trouver dans chaque foyer, au moins une fois la semaine,

## Tableaux d'histoire Trifluvienne sous le régime français

*Extraits d'une brochure publiée par la Société St-Jean-Baptiste des Trois-Rivières, en collaboration avec la Société d'Histoire Régionale.*

### LE LYS ET LA CROIX

Au croisement de deux grandes routes fluviales, un modeste monticule derrière lequel s'étage en gradins ondoyants la forêt millénaire. Cette colline invite à la halte. Dans leurs courses les Indiens nomades y ont fixé leurs campements éphémères. Tour à tour les tribus iroquoises et algonquines l'ont occupée, en ont fait le centre de leur vie aventureuse. Elle a connu, la paisible colline, une vie mouvementée, tantôt joyeuse, tantôt brutale; des rivalités et des rancunes s'y sont heurtées en des conflits sanglants... puis le silence de la solitude sylvestre est retombé sur elle.

Un jour tiède d'octobre. Dans la sérénité lumineuse de l'automne commençant, un galion glisse sur les eaux apaisées du fleuve. C'est l'Emerillon. Il porte les premiers Blancs à qui la splendeur inviolée de notre Canada se soit révélée. Devant le fastueux décor des rives boisées, face à la rivière aux eaux fauves, qui, par trois étroits canaux amène au vaste fleuve le tribut des eaux du nord, le vaisseau français s'est immobilisé.

Jacques Cartier, conquis par la grâce reposante du site, veut consacrer à Dieu et au Roi de France ce coin de terre dont il entrevoit déjà la féconde destinée. A l'extrémité d'une des îles qui sectionnent l'entrée de la rivière, il dresse une grande croix écussonnée aux fleurs de lys royales. C'est la troisième croix, qui, grâce à Cartier, étend au-dessus de la terre païenne du Canada son geste conquérant. Le Malouin peut maintenant poursuivre sa route. La terre trifluvienne est consacrée à Dieu; elle porte au front le signe de l'immortalité.

En ce soir du 7 octobre 1535, dans la splendeur du crépuscule, les rayons du soleil couchant, glissant au-dessus des cîmes dorées des érables, durent caresser amoureusement les bras tendus de la croix et entourer d'un nimbe glorieux l'arbre divin qui faisait pour la première fois son apparition à l'orée de l'immense forêt. Cette heure d'apothéose marquait pour notre terre trifluvienne l'aube d'une vie neuve, où s'accompliraient, par les Fils de France, les gestes de Dieu!

### PREMIERE MESSE TRIFLUVIENNE

A l'extrémité de l'île, appelée aujourd'hui St-Quentin, la croix de Cartier monta longtemps sa garde solitaire. Plus de soixante années passèrent sans apporter la moindre suite au geste des premiers Blancs. Mais les investitures catholiques et françaises ne restent jamais sans lendemains. Vers 1600 les Français reparurent. Notre terre trifluvienne eut leur visite; Champlain manifesta même en 1603 sa confiance dans la situation des Trois-Rivières, disant que ce serait à son jugement "un lieu propre pour habiter et pourrait-on le fortifier promptement."

Les événements empêchèrent Champlain de réaliser de suite ses projets sur la vallée du St-Laurent et lorsqu'il y revint en 1608, c'est sur Québec que se porta son choix pour y établir la colonie naissante. Après quelques années d'instabilité, pour consolider le précaire berceau de la France nouvelle du Canada, Champlain appela l'Eglise à son aide. Ce furent des fils de saint François d'Assise qui vinrent les premiers apporter au Canada le rayonnement du sacerdoce catholique.

Quatre Récollets quittèrent donc leur cloître de France pour venir exercer en pleine barbarie leur apostolat. Ils touchèrent la terre canadienne à la fin de mai 1615. Ils venaient travailler à "l'avancement de la gloire de Dieu et de la France", et, dès leur arrivée, ils poussèrent leurs pas vers les points où ils savaient rencontrer les Indiens amis dont ils voulaient entreprendre de suite l'évangélisation. Ni la distance ni les difficultés ne les rebutèrent. Dès ce premier été les Indiens connurent par eux la douceur évangélique et l'exquise bonté des apôtres du Christ.

Aux Trois-Rivières même, lieu particulièrement fréquenté des Sauvages, les missionnaires firent halte. La messe y fut célébrée pour la première fois, le 26 juillet 1615, par le R. P. Denis Jamet. C'était un dimanche, le premier dimanche catholique de notre terre trifluvienne. Dans le large épanouissement de la nature vierge, par ce beau jour du plein été canadien, cette première messe dut revêtir un cachet d'émouvante grandeur. Elle consacrait définitivement à Dieu le sol païen des Trois-Rivières.

### PREMIERE CLASSE AU CANADA

L'été de 1616 ramena au pays trifluvien les Indiens du Nord et de l'ouest. Les Français vinrent les y rencontrer pour prendre contact avec eux et pour faire le trafic des fourrures. Le bon frère Pacifique Duplessis les accompagnait. C'était un humble frère convers qui avait une culture intellectuelle assez soignée puisque, avant d'entrer chez les Récollets, il avait été apothicaire habile dans son Vendôme natal.

Le frère Pacifique Duplessis déploya chez nous son zèle charitable. Il sut, par sa mansuétude, gagner l'affection des sauvages et il usa de son ascendant pour faire aimer Dieu et la France. Il s'improvisa même maître d'école et nous lui devons cette gloire d'avoir vu se donner sur notre sol les premières leçons de Français en Amérique.

J'emprunte à la plume colorée de M. L.-D. Durand un tableau de cette première classe de français. "Nous sommes en pleine forêt, au bord d'un fleuve qui coule lentement ses vastes eaux paisibles, sur la grève ensoleillée, au milieu d'un cercle de petits sauvages doués, comme dit Sagard qui les a connus, d'une gravité si jolie et d'une modestie naturelle si honnête," mais

ignorant tout du monde extérieur, et de la vie des siècles passés et des civilisations qui se sont succédé sur terre, et du drame du Golgotha qui a régénéré le monde. Et il y a là, assis sur un tronc d'arbre, un religieux pieds-nus, plus pauvre qu'eux-mêmes peut-être, fils d'une civilisation avancée, qui possède un peu de la science de son temps et qui surtout connaît les paroles de la vie éternelle. Et là, à peine en possession lui-même de la langue primitive des ces barbares, il emploie tout son cœur, et toute sa patience, et toute son adresse à leur enseigner la douceur, le charme, la clarté des vocables de France *"pour les instruire des mystères de notre sainte foi, les rendre sociables avec nous, les accoutumer à nos façons de vivre"*, selon l'expression du Père LeCaron."

Le Frère Pacifique Duplessis mourut au pays en 1619. "Celui qui avait été le premier maître d'école du Canada, continue M. Durand, fut aussi le premier religieux dont la terre canadienne reçut la dépouille."

#### LA TRAITE DES FOURRURES SUR LE PLATON

La relation des Jésuites de 1636 porte que *"les sauvages se plaisaient davantage aux Trois-Rivières que non pas à Kébec, aussi font-ils là plus souvent leur séjour et en plus grand nombre"*.

Cette préférence des Indiens peut s'expliquer par des habitudes ataviques, mais elle est justifiée surtout par la situation particulièrement avantageuse de notre sol. Dans la vie primitive les voies fluviales jouaient un rôle prépondérant. Elles constituaient les seules routes de communication ouvertes aux longues randonnées et c'est par ces "chemins qui marchent" que s'établissaient les relations entre tribus. Le St-Maurice amenait, par une voie facile, les peuplades disséminées dans son immense bassin du nord; par ses ramifications de l'est, il touchait presque aux régions du Saguenay et vers l'ouest il atteignait les tribus qui vivaient aux sources de la rivière Outaouais. La route royale du grand fleuve poussait naturellement vers les Trois-Rivières les Indiens de la vallée supérieure du St-Laurent et ceux du sud, qui trouvaient un chemin facile par la rivière Richelieu.

Ce magnifique réseau de voies mobiles donnait aux Trois-Rivières une popularité dont les Français surent tirer parti. Pendant plus d'un demi-siècle la vie économique de la colonie se concentra presque entièrement chez nous. Chaque été ramenait au poste-trifluvien les missionnaires, les interprètes, et surtout les commis de traite, qui venaient rencontrer les sauvages venus de tous les points du pays. C'était, pendant une couple de mois, une activité intense qui ne manquait pas de pittoresque. Pour faciliter la pénétration religieuse et française, les interprètes et les missionnaires nouaient des relations avec les Indiens, se faisaient accepter dans leur canots et remontaient avec eux vers leurs territoires d'hivernement. Les commis de traite échangeaient pour de menus articles de fabrication européenne les précieuses fourrures dont le commerce constituait le seul revenu matériel de la colonie primitive. La suprématie commerciale des Trois-Rivières se maintint même plusieurs années après l'établissement du poste de Montréal, plus avancé dans l'intérieur du pays, et plus avantageux sous bien des rapports.

#### CAPITANAL DEVANT CHAMPLAIN

Les Indiens du Canada ne doivent pas être oubliés lorsqu'on établit les mérites des fondateurs de notre pays. Ceux qui avaient noué alliance avec les Français furent d'inestimables collaborateurs. Les Algonquins en particulier méritent d'être mis à l'honneur pour leurs loyaux services. Qu'il suffise de rappeler en passant la communion, dans le même sacrifice héroïque que de leur vie, des quatre Algonquins fidèles des Trois-Rivières, unis à Dollard dans l'exploit du Long-Sault.

Notre ville doit beaucoup aux Algonquins. Premiers maîtres du sol, ils auraient pu considérer les Français comme des intrus. Il n'en fut rien. Dès le début, ils sollicitèrent à plusieurs reprises Champlain d'établir un poste permanent aux Trois-Rivières. En 1633, dès le retour de Champlain dans la colonie, Capitanal, chef algonquin des Trois-Rivières, descendit à Québec avec un contingent de 18 canots, et fit un plaidoyer pour obtenir la fondation tant souhaitée.

L'entrevue eut lieu vers la fin de mai. L'interprète Olivier était aux côtés de Champlain. Capitanal parla avec *"une rhétorique aussi fine et déliée qu'il en saurait sortir de l'école d'Aristote ou de Cicéron"*. Il mit dans sa harangue beaucoup d'humilité et d'habileté. "Je ne suis, dit-il, qu'un pauvre animal qui va rampant sur la terre. Vous autres, Français, vous êtes les grands du monde qui faites tout trembler. . . Tu nous dis que les Français nous ont toujours aimés, aussi t'avons-nous toujours cru. . . Quand tu viendras là-haut avec nous, tu trouveras la terre meilleure qu'ici. . . Tu sèmeras des blés, nous ferons comme toi, nous n'irons plus chercher notre vie dans les bois, nous ne serons plus errants ni vagabonds. . . Tu nous dis que les Pères vivront parmi nous, et nous instruiront; ce bonheur sera pour nos enfants, nous qui sommes déjà vieux, nous mourrons ignorants: ce bien n'arrivera pas sitôt que nous voudrions". . .

Capitanal put voir s'élever aux Trois-Rivières le poste qu'il avait si éloquemment sollicité, mais il mourut trop vite pour en jouir. Il resta fidèle aux Français jusqu'à la fin et il voulut que son corps fut transporté aux Trois-Rivières pour y être porté en terre par des Français. Le nom de ce chef algonquin mérite de figurer dans la liste des pères de notre cité.

#### JACQUES HERTEL, PREMIER COLON TRI-FLUVIEN

De la fondation de Québec (1608), à sa prise par les Anglais (1629), la colonie canadienne reste limitée à des proportions qui auraient découragé le fondateur le moins exigeant. En 20 années d'efforts opiniâtres, Champlain n'avait réussi à amener au pays qu'une poignée de Français et il n'y avait pas assez de terre défrichée dans toute la colonie pour faire vivre cinq familles!

Lorsque le Canada lui fut remis et qu'il y revint en 1633, il se remit à la tâche avec une énergie décuplée. Le petit noyau de population qu'il avait pu attacher au pays n'avait pas quitté le Canada même pendant l'occupation anglaise. Les interprètes en particulier avaient délibérément tenu leur poste d'agents de liaison auprès des Indiens et ils avaient réussi à les garder fidèles à la France.

Ces interprètes tiennent la place dominante dans le premier quart de siècle de la Nouvelle-France. Cela ne doit pas nous laisser indifférents puisque les plus fameux étaient des Trifluviens: "Marguerie, dont le courage, la force physique et la mâle beauté restent légendaires, eut des aventures à défrayer dix romans de Fenimore Cooper;... Hertel, qui portait des gants à frange d'or et des manteaux fastueux jusque parmi les souches de son "résert", et qui fut le premier syndic des Habitants; les trois Godefroy, canotiers sans rivaux, vainqueurs des sauvages dans les jeux athlétiques, fondateurs de seigneuries, commerçants et "Canadiens" ardents: voilà quels étaient ces fameux interprètes qui ont donné leur nom aux trente premières années de la colonie" (Sulte).

Champlain eut dans ces hommes des auxiliaires inestimables. Ils étaient jeunes, pleins d'entrain et de vigueur; leur résistance physique et leur culture leur permirent de prendre sur les Indiens un ascendant qui assura à la France un prestige incontesté. Ils se firent également les aides de l'apostolat missionnaire de sorte que leur oeuvre civilisatrice fut complète.

C'est peut-être le plus beau titre de gloire de notre ville d'avoir à son origine de pareils hommes. Jacques Hertel, qui avait prévu la fondation prochaine de notre ville, fut le premier à vouloir y fixer sa vie. Il reçut la première concession de terre sur notre sol trifluvien, à la fin de l'année 1633.

#### LAVIOLETTE FONDE TROIS-RIVIERES

Avant 1634 notre terre avait été le théâtre de bien des événements qui lui donnent une place importante dans notre histoire. Toutefois rien de permanent n'avait encore marqué l'emprise française chez nous. En dehors de Québec, aucun établissement stable. Champlain voulut, après l'épreuve de l'occupation anglaise, élargir les cadres de la colonie.

Son premier geste fut d'établir aux Trois-Rivières, dont il appréciait depuis longtemps les avantages, un poste fortifié qui serait le noyau d'une ville future. Il chargea le sieur de Laviolette de l'expédition. La barque qui portait le fondateur de notre cité quitta Québec le 1er juillet 1634. Elle atteignit les Trois-Rivières, le mardi, 4 juillet suivant. Avec quelques artisans, elle portait deux jésuites, les PP. Jean de Brébeuf et Antoine Daniel. L'interprète Jean Nicolet était aussi du groupe.

Le 4 juillet 1634 marque la naissance officielle de notre cité. Dès son arrivée, Laviolette mit ses hommes au travail et rapidement les premières fondations du fort couronnèrent le sommet du Platon. Laviolette avait ordre de bâtir le fort trifluvien de grosses pièces de bois fichées en terre et de lui donner des dimensions assez spacieuses pour fournir le logement requis.

Champlain vint lui-même surveiller les travaux et donner des instructions utiles. Il vit avec satisfaction s'élever cette deuxième habitation qui consolidait l'emprise française sur la vallée du St-Laurent. Le 3 août, il était de retour à Québec. L'année suivante il écrivait au cardinal de Richelieu ces lignes qui montrent en quelle estime il avait le pays trifluvien: "L'habitation des Trois-Rivières est placée dans un des plus beaux endroits de tout ce pays où la température de l'air est bien plus modérée, la pêche et la chasse plus abondante qu'à Québec."

Le Platon conserve le souvenir de bien des gloires.

Toute une vie de dévouement et de sacrifices s'est déroulée là. Nous qui bénéficions de l'héritage édifié et transmis par ces preux, gardons-nous assez pieusement leur mémoire?

#### AMBASSADE DE JEAN NICOLET AU LAC MICHIGAN

Jean Nicolet est peut-être la plus complète personification de l'interprète primitif. A la fois ambassadeurs, diplomates, agents de liaison, explorateurs, ces hommes furent d'incomparables serviteurs de la civilisation française et catholique. Vigoureux, pleins d'audace, prêts à tous les risques et à toutes les aventures, ils constituaient une "légion ailée," qui portait aux points les plus reculés du pays le prestige de la France. Initiés par un long noviciat à la langue et à la psychologie indiennes, ils avaient sur les sauvages un ascendant extraordinaire.

Nicolet était venu au pays en 1618. Pour répondre aux désirs de Champlain, il s'était rendu immédiatement chez les Algonquins de l'Outaouais, avec lesquels il vécut deux ans, partageant leurs existence nomade, s'astreignant aux pires corvées, se pliant à tous les caprices et inconvénients de la vie sauvage. Nicolet avait vite gagné la confiance des Algonquins. Ils lui confièrent même un jour la direction d'un parti de 400 des leurs envoyés en ambassade auprès des Iroquois. De 1620 à 1632, Nicolet vécut au milieu des Nipissings et des Hurons, qui l'admettaient dans leurs Conseils au rang de leurs chefs les plus réputés. Pendant l'occupation anglaise de 1629 à 1632, il demeura avec les Indiens et il sut les garder dans la fidélité au souvenir français.

En 1634, Champlain chargea Nicolet d'une mission délicate. Il s'agissait d'aller à la Baie Verte négocier la paix avec une puissante tribu qui faisait la guerre aux alliés des Français. C'était une course de plus de 1200 milles. Nicolet l'entreprit sans hésiter. Il fut ainsi le premier blanc à atteindre le lac Michigan. Les "gens de mer" accueillirent avec respect l'envoyé français. "Pour cette circonstance, écrit le P. Vimont, Nicolet avait revêtu une robe de damas de Chine". Nul doute que dans sa croyance la tribu des "Gens de mer" se trouvait assez près de la mer Pacifique pour avoir des relations avec les mandarins du Céleste Empire. Le traité de paix fut suivi d'un banquet monstre auquel prirent part plus de 4000 Indiens. Durant l'hiver Nicolet explora la région sud-ouest du lac Michigan et se rendit assez près du Mississipi. Il ne voulut pas pousser plus loin car le moment était venu de retourner rendre compte de sa mission à Champlain. Il était de retour à Québec à la fin de juillet 1635.

Nicolet s'établit ensuite aux Trois-Rivières, sa véritable patrie. Il périt dans une tempête sur le fleuve, victime de son dévouement.

#### PREMIERS MISSIONNAIRES RESIDENTS

Une fois le fort des Trois-Rivières construit et mis en état de recevoir quelques habitants, le premier souci fut d'assurer un service religieux permanent aux Trifluviens. Partis en 1629, après la prise de Québec, les Récollets n'avaient pu revenir au pays. Ceux qui avaient inauguré l'apostolat catholique chez nous

eurent pour continuateurs les Jésuites, dont le zèle devait se prodiguer jusqu'à l'effusion du sang.

Dès l'automne de 1634, le Père Lejeune, supérieur des Jésuites au Canada, vint aux Trois-Rivières avec le Père Buteux pour y organiser le service religieux. Nos premiers missionnaires résidents arrivèrent à destination, le vendredi, 8 septembre 1634. La nouvelle mission permanente porta le nom de l'Immaculée-Conception-de-Marie. Les missionnaires durent partager la maison commune des ouvriers qui travaillaient au fort, ce qui n'était pas sans les incommoder grandement. Ils eurent bientôt une résidence que le Père Lejeune décrit en ces termes: "Notre maison, en ce premier commencement, n'était que de quelques bûches de bois jointes les unes auprès des autres, enduites par les ouvertures d'un peu de terre, et couverte d'herbes; nous avions en tout douze pieds en carré pour la chapelle et pour notre demeure, attendant qu'un bâtiment en charpente qu'on dressait fut achevé."

Le Père Lejeune a mérité d'être appelé le "père des missions jésuites en Canada". La sollicitude qu'il montra en venant organiser lui-même, avec le Père Buteux, la mission des Trois-Rivières, manifeste qu'il ne ménageait pas ses peines personnelles. La relation des événements canadiens qu'il envoyait chaque année en France a été pour le pays la propagande la plus efficace. Elle a voulu à la colonie naissante un courant de sympathies qui lui ont attiré des protections infiniment précieuses. Nous conservons aux Trois-Rivières un document original écrit en partie de sa main: "*Le catalogue des Trépassés, au lieu nommé les Trois-Rivières*". Cette pièce, datée du 6 février 1635, est le plus ancien acte de ce genre qui existe dans le pays, les registres originaux de Québec ayant été perdus, en 1640, dans l'incendie de Notre-Dame-de-Recouvrance. (Sulte).

Le Père Buteux devait se dépenser durant 18 ans au service des missions trifluviennes.

#### FEU DE LA ST-JEAN AUX TROIS RIVIERES

Même aux pires heures de leur vie nos pères gardaient l'humeur joyeuse de la race et le goût des fêtes populaires. Parmi les traditions apportées du pays de France, le "feu de la St-Jean" semble bien avoir été une des coutumes le plus religieusement suivies, puisque dans la Relation de 1636 il en est parlé sur un ton qui dénote déjà une habitude.

Cette tradition du feu de la St-Jean remonte très haut dans l'histoire. Sulte écrit que dans l'antiquité les jours du 21 au 24 juin, les plus longs de l'année, étaient consacrés à la vénération de la lumière. Les Gaulois les célébraient en allumant d'énormes feux de joie sur les hauteurs. De nombreux documents historiques attestent qu'au Moyen-Age et dans les siècles qui suivirent, le feu de la St-Jean était en grand honneur chez nos ancêtres de France. Le Roi, les nobles de la Cour et les dignitaires ecclésiastiques y fraternisaient avec le peuple dans des réjouissances prolongées.

Au Canada, cette fête du 24 juin semble également avoir tenu une large place. Les premiers missionnaires en donnent des descriptions assez détaillées. Le bûcher était allumé par le gouverneur; pendant que la flamme montait dans le soir, un religieux entonnait le "*Ut queant laxis*" puis chantait le "*Benedictus*" et le

"*Dominus salvum fac regem*", puis, alors que des rondes populaires s'organisaient autour du foyer, des salves de mousquet et de canon saluaient le feu.

Dans la région des Trois-Rivières, on a célébré, jusqu'au dernier quart de siècle, la fête de la St-Jean avec un déploiement extraordinaire. Dans les paroisses, cette fête était l'occasion de cérémonies exceptionnelles. Partout c'était "grand ménage", on nettoyait et enjolivait les abords des demeures; les clôtures et les "bâtiments" étaient blanchis à la chaux; on tuait le veau gras; des ralliements joyeux groupaient les familles et mêmes les paroisses. Bref l'allégresse générale donnait à cette journée tout l'éclat d'une démonstration nationale.

#### FRANÇOIS MARGUERIE JOUE SA TÊTE

Poste d'avant-garde, le fort des Trois-Rivières devait fatalement subir les premiers assauts des Iroquois. Perdu dans la solitude, à trente lieues de Québec, le seul point d'où pouvait leur venir du secours, les Trifluviens devaient compter sur leur seul courage pour se protéger. Les premières alertes eurent lieu dès 1637, mais la situation ne devint réellement sérieuse qu'à partir de 1640. Cette date ouvre pour la colonie trifluviennne une époque effroyable. Pendant vingt-cinq ans nos pères ne connurent presque aucun répit. C'est l'âge héroïque de notre cité. Formant un maigre noyau de quelque quatre-vingts personnes, la population trifluviennne soutint, sans fléchir, le terrible honneur d'être en quelque sorte le bouclier de la colonie.

Au mois de février 1641, Thomas Godefroy et François Marguerie, deux interprètes des Trois-Rivières, furent pris par les Agniers au cours d'une excursion de chasse. Le coup était dur. Godefroy et Marguerie étaient d'une force physique exceptionnelle et leur long entraînement à la vie des bois leur avait donné une expérience des ruses indiennes qui constituaient pour le petit poste toujours menacé une inestimable protection.

Au fort on croyait les deux hommes perdus à jamais, quand le 5 juin de la même année, Marguerie se présenta à l'improviste, seul dans son canot. Il était envoyé par un parti de 350 Agniers fortifiés sur la rive sud, juste en face des Trois-Rivières. Son compagnon Godefroy avait été gardé comme otage et lui-même avait donné sa parole d'honneur de retourner se constituer prisonnier si ses démarches n'obtenaient pas la paix demandée. Sans aucun souci de sa sauvegarde personnelle, Marguerie dissuada le gouverneur des Trois-Rivières, M. de Champflour, d'accepter les propositions iroquoises. Elles cachaient un piège et de plus elles exigeaient l'abandon à la vindicte ennemie des alliés indiens des Français. Son message rempli, sachant bien qu'il jouait sa tête, Marguerie retourna se constituer prisonnier.

Au poste on délibéra. Il y avait là des hommes comme la colonie en comptait bien peu: Jean Nicolet, le Père Ragueneau, Hertel, Nicolet en particulier avait 22 ans de pratique parmi les sauvages et il était connu de toutes les tribus. Il alla, avec le Père Ragueneau, rencontrer les Iroquois dans leur camp. On négocia; il y eut des discours pompeux et une fois de plus le cran, la souplesse et l'ascendant des Français triomphèrent. Les deux captifs furent libérés. Tous deux devaient périr de mort violente: François Marguerie

se noya en 1648, devant la ville, et Godefroy, fait prisonnier dans le combat de la Banlieue (1652), succomba sur le bûcher.

### MORT DU PÈRE BUTEUX

Presque toute la vie apostolique du Père Buteux au Canada s'est dépensée aux Trois-Rivières. Accompagné de son supérieur, le Père Paul Lejeune, il vint prendre charge de la pauvre mission trifluvienne à l'automne de 1634. Il y resta presque sans interruption jusqu'à sa mort tragique en 1652.

Ces 18 années de dévouement prodigué sur notre terre doivent nous faire avoir en particulière vénération cet humble missionnaire. "C'était, disent les Relations, un homme d'oraison, et d'une mortification si constante que sa vie a été un jeûne quasi continu." "On reconnaissait entre nos néophytes ceux qui étaient sortis de sa main, par une tendresse de dévotion et un esprit de foi solide et tout à fait extraordinaire."

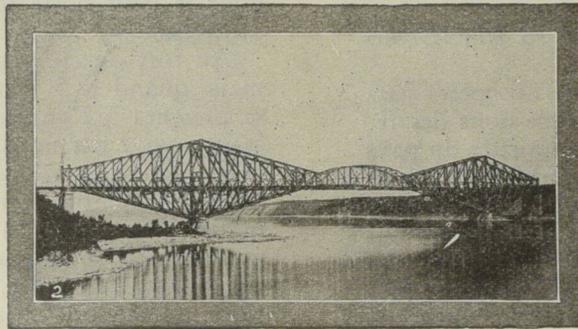
En 1651 le Père Buteux avait remonté le St-Maurice jusqu'au pays des Attikamègues. Il a laissé de ce voyage de trois mois vers la tête de notre "fleuve de bronze" un récit d'un extrême intérêt. Le 4 avril 1652, il repartait pour le même endroit, poussé par le

désir de faire un séjour chez les Indiens qui l'avaient en extraordinaire dilection. La veille, il écrivait au Père Ragueneau: "Je pars accompagné de mes misères, j'ai grand besoin de prières; je demande en toute humilité celles de votre Révérence et celles de nos Pères. Le coeur me dit que mon bonheur approche."

Ces paroles indiquent bien qu'il pressentait la mort qui le guettait. Souvent le Père Buteux avait demandé la grâce du martyre. Il fut exaucé. Le dix mai, après plus d'un mois d'une montée très lente, il fut assailli, au cours d'un "portage", par un parti d'Iroquois. Une décharge de fusil abattit son compagnon Fontarabie et le coucha lui-même sur le sol, la poitrine traversée de deux balles et le bras droit rompu. Les ennemis achevèrent de les assommer à coups de hache, et, après les avoir dépouillés de leurs habits, ils les précipitèrent dans la rivière.

Un Huron échappé aux Iroquois apporta aux Trois-Rivières la pénible nouvelle. Des Indiens chrétiens essayèrent de repêcher le corps de leur bien-aimé missionnaire mais ils ne purent le retrouver. Le St-Maurice garda la dépouille du martyr. Sa mort fut très vivement sentie partout. "C'est une perte incroyable pour la mission", écrivait de Québec la vénérable Mère Marie de l'Incarnation.

### LE PONT DE QUEBEC



La huitième merveille du monde. Les sept autres étaient: les pyramides d'Egypte; les jardins et les murs de Babylone; le tombeau élevé par Artémise au roi Mausole, son époux; le temple de Diane à Ephèse; la statue de Jupiter Olympien par Phidias; la colonne de Rhodes; le phare d'Alexandrie.

# LA COLONISATION

## UNE OEUVRE NATIONALE

### Un appel pressant à tous les jeunes gens de bonne volonté

En ce temps de chômage presque universel, personne ne contestera l'importance du problème qui s'impose le plus à l'attention publique: nous voulons mentionner celui de la désertion des campagnes pour les villes. Les chômeurs abondent partout dans les grands centres; la situation est vraiment sérieuse.

La province de Québec n'échappe malheureusement pas à ce malaise général. Parmi les solutions qui peuvent apporter un remède à ce malaise, dans notre province, il y a certainement la colonisation qui fixera au sol les gens de chez nous. Ecoutez l'appel pressant de l'honorable Ministre de la Colonisation. Parlant à une réunion de jeunes gens, il leur dit ces paroles remarquables: "Compatriotes, mes amis, venez à nous; suivez les traces de vos ancêtres, les fondateurs de la Nouvelle-France. La jeunesse est l'âge de la vaillance, des grandes audaces, des fortes énergies. Venez à nous. La terre est le plus sûr placement pour des hommes qui n'ont pour capital que leurs bras robustes et leur volonté ferme. L'Agriculture est le plus sûr chemin qui conduit à une confortable aisance en même temps qu'à une vie indépendante et utile".

Le Ministère de la colonisation offre des milliers d'acres de terre arable à un prix nominal dans nos différentes régions de colonisation, qui toutes sont accessibles par chemin de fer, comme le Témiscamingue, l'Abitibi, le Lac St-Jean, le Sud-Est de Québec, comprenant les comtés de Témiscouata, de Rimouski, de Matapédia, de Bonaventure et de Gaspé. Dans toutes ces régions, il y a place pour des milliers de familles. Le surplus de population de nos campagnes peut y trouver le bonheur et la prospérité.

Le Ministère de la colonisation dépense, chaque année, des sommes d'argent considérables pour encourager cette oeuvre essentielle. C'est ainsi qu'il construit les chemins, les ponts dont les colons ont besoin; il accorde, de concert avec le Secrétaire de la province, un subside très généreux pour la construction des écoles et des écoles-chapelles. De plus, il donne aux colons des primes de défrichement, de premier labour et de résidence pour un montant considérable. Malgré sa puissance, l'argent n'a pas un pouvoir illimité et, pour que son effort soit fécond, le Ministère de la colonisation a besoin du concours de tous et il fait appel à toutes les bonnes volontés.

Tout le monde ne peut être colon, mais tout le monde peut contribuer au succès de la colonisation soit en prêchant le retour à la terre, soit en faisant une incessante propagande en faveur du défrichement de nos terres neuves, soit en encourageant les jeunes gens à devenir colons, en les dirigeant et en les aidant.

Pour obtenir les renseignements dont on peut avoir besoin, sur les différentes régions de colonisation, demandez le "Guide du colon", il vous sera envoyé gratuitement. On est prié d'adresser toutes demandes à:

**L'honorable Monsieur Hector Laferté,**

Ministre de la Colonisation, de la Chasse et des Pêcheries,  
HOTEL DU GOUVERNEMENT, QUEBEC

## DEPARTEMENT DES TRAVAUX PUBLICS ET DU TRAVAIL

### BUREAU DE PLACEMENT PROVINCIAL

229, rue St-Paul,

QUEBEC

Toujours à la disposition des employeurs désirant de la main d'oeuvre.—Personnel courtois et empressé au service des intéressés.

Une visite est sollicitée

Hon. J.-N. FRANCOEUR,

Ministre

LOUIS GUYON,

Sous-Ministre du travail

IVAN-E. VALLEE,

Sous-Ministre

ALFRED CROWE

Surintendant

JOS. AINEY, Surintendant Général

CONSULTEZ LE  
**PACIFIQUE CANADIEN**  
 POUR TOUS LES VOYAGES

CANADA

EUROPE

**CROISIÈRES**

ETATS-UNIS

ORIENT

**Billets pour toutes les destinations**

Renseignements fournis gratuitement — Itinéraires préparés  
 avec soin — Service incomparable — Satisfaction  
 absolue — Plaquettes illustrées sur demande.

Bureaux des billets à Québec:—30, rue St-Jean, Tél.: 2-0093  
 Château Frontenac, Tél.: 2-1840 — Gare du Palais, Tél.:  
 2-0663 — Détails supplémentaires en s'adressant à :

**CHS=A. LANGEVIN,**

Agent Général Service  
 des voyageurs,

**GARE DU PALAIS, QUEBEC**

Agence Générale de Navigation Océanique.

Toutes les lignes circulant du Canada et des Etats-Unis représentées.

## RECETTES POUR METS DELICIEUX

### AVEC LA GELÉE EN POUDRE

#### POUR FAIRE UNE GELÉE ORDINAIRE

Faites dissoudre  $\frac{3}{4}$  de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" dans une chopine d'eau bouillante. Versez dans un moule et mettez dans une glacière, ou au froid. En été, réduisez de  $\frac{1}{4}$  de tasse la quantité d'eau. N'employez pas de moules en fer-blanc. Quand la gelée est prise, placez le moule dans l'eau chaude un instant et renversez sur un plat. La gelée "SUPREME" conserve toujours sa qualité, même si elle durcit dans le paquet.

#### GELÉE AUX FRAISES

Faites dissoudre  $\frac{3}{4}$  de tasse (4 oz) de gelée aux fraises "SUPREME" dans une chopine d'eau bouillante. Versez dans un moule une partie de cette gelée et mettez au froid. Lorsque cette gelée est presque ferme, placez dessus une couche de fraises fraîches ou en conserves. Prenez le reste de la gelée et versez sur les fruits. Déposez sur un plat et garnissez de fruits frais. Servez seul ou avec de la crème fouettée, aromatisée à l'essence de vanille "SUPREME".

#### COCKTAIL AUX FRUITS

Coupez des fruits frais ou conservés, déposez dans des verres et saupoudrez de sucre. Faites dissoudre  $\frac{3}{4}$  de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'orange ou au citron dans une demi chopine de liquide. Quand la gelée commence à épaissir, versez-la sur les fruits et laissez refroidir. Mettez dessus de la crème fouettée et servez.

#### SALADE AUX FRUITS

Coupez en petits morceaux une orange, une banane, ajoutez-y quelques cerises. Mettez dans un moule et saupoudrez de sucre. Faites dissoudre  $\frac{3}{4}$  de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'essence désirée, mettez refroidir. Battez lorsque la gelée est froide mais encore liquide jusqu'à la consistance de la crème fouettée. Versez sur les fruits, mettez refroidir une demi heure et servez.

#### SORBET "SUPREME"

Faites dissoudre  $\frac{3}{4}$  de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" aux framboises dans une chopine d'eau bouillante. Quand elle est refroidie mais encore liquide, remplissez aux deux-tiers, des verres à sorbets et mettez au froid. Faites alors dissoudre  $\frac{3}{4}$  de tasse (4 oz) de gelée aux ananas, laissez refroidir jusqu'à la consistance de la crème fouettée, remplissez les verres, garnissez avec des noix hachées ou des cerises et servez.

#### DÉLICIEUSE GELÉE AUX ORANGES

Faites dissoudre dans une chopine d'eau bouillante  $\frac{3}{4}$  de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" à l'orange. Mettez-en la moitié dans un moule, laissez refroidir, couvrez de tranches d'oranges et versez de la gelée. Mettez refroidir de nouveau, enlevez du moule garnissez de tranches d'oranges et servez avec une crème fouettée aromatisée à l'essence d'orange "SUPREME".

#### GELEE AUX ANANAS ET AUX FRAMBOISES

Faites dissoudre  $\frac{3}{4}$  de tasse (4 oz) de gelée au citron dans une demi chopine d'eau bouillante, ajoutez une demi chopine de jus d'ananas en conserves. Lorsque ce mélange sera froid mais encore liquide battez jusqu'à la consistance de la crème fouettée. Ajoutez en remuant légèrement deux ou trois tranches d'ananas coupées en petits morceaux. Versez dans un moule carré, le remplissant à moitié. Faites dissoudre  $\frac{3}{4}$  de tasse (4 oz) de gelée "SUPREME" aux framboises dans une demi chopine d'eau chaude, ajoutez-y une demi chopine de jus de framboises fraîches ou en conserves, battez lorsque ce sera refroidi. Ajoutez les fruits. Versez dans le moule après que la gelée au citron sera devenu bien ferme. Servez avec de la crème fouettée aromatisée à l'Essence de Fraise "SUPREME".

Si vous ne pouvez vous procurer les Essences et Gelées "SUPREME" dans votre localité, écrivez suivant la formule ci-dessous, à l'adresse de:

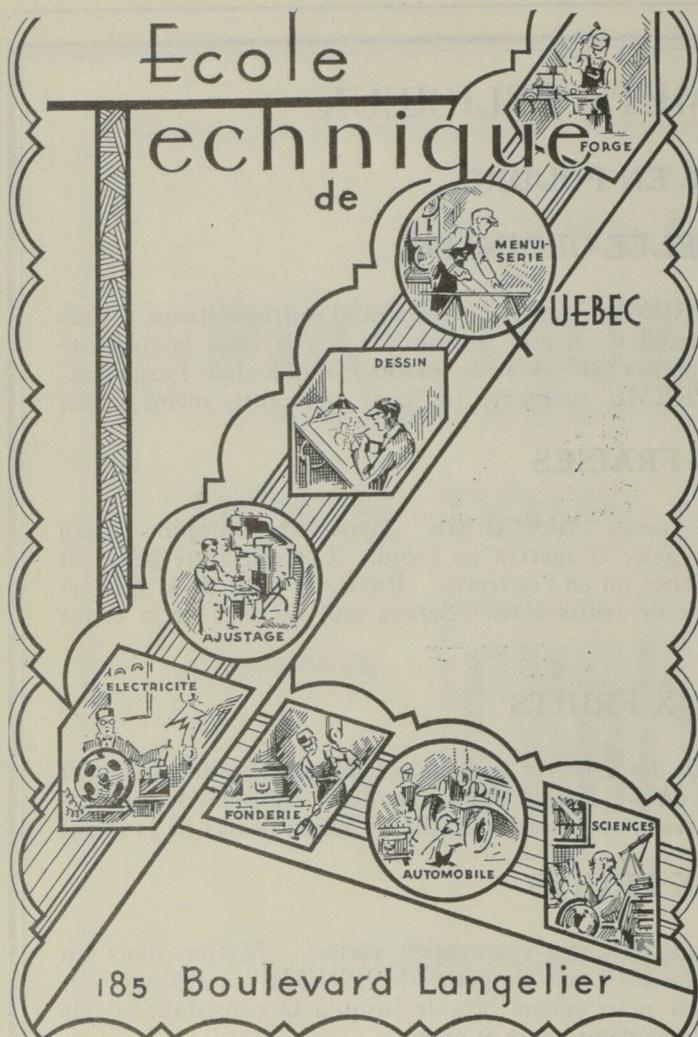
LA COMPAGNIE CARON, ENRG.

41, Boulevard des Alliés, - QUEBEC

Sans obligations, veuillez me renseigner où je peux me procurer les Essences et Gelées "SUPREME".

Nom . . . . .

Adresse . . . . .



**ÉCOLE TECHNIQUE DE QUÉBEC**  
**BOULEVARD LANGELIER**  
**QUÉBEC**

Fondation du Gouvernement Provincial

*ENSEIGNEMENT THEORIQUE*

*Dessin — Mathématiques — Sciences*

*ENTRAINEMENT MANUEL*

Mécanique d'automobile et d'ajustage.  
 — Forge. — Fonderie. — Menuiserie.  
 — Modèlerie. — Electricité.

*DIPLOME OFFICIEL*

Des bourses sont accordées aux élèves  
 méritants.

*Prospectus sur demande.*

**La Cie F. X. Drolet**  
**Québec**

**INGENIEURS-MECANICIENS**

— et —

**FONDEURS**

**Spécialités:**

Ascenseurs Modernes — Bornes-  
 Fontaines — Soudure Électrique

**206, RUE DU PONT, - Tél.: 2-6030**

**LA CAISSE D'ECONOMIE**

**de NOTRE-DAME de QUÉBEC**

Tous devraient avoir un compte d'épargne  
 à la Caisse d'Economie.

L'on ne saurait trop recommander l'importance  
 de l'épargne régulière, qui seule conduit  
 à l'indépendance financière.

Impossible de trouver un meilleur endroit  
 pour vos économies.

**La seule Banque d'Epargne à QUÉBEC**

Tél.: ATELIER 2-8715

Une visite est sollicitée

**JOSEPH HEBERT**

ELECTRICIEN LICENCIÉ

Ferblantier, Plombier, Electricien-Licencié

Poseur d'Appareils à Eau Chaude

45, RUE DU PONT,

— QUEBEC.

Fondée en 1872

**O. Chalifour Inc.**

Bois et Menuiserie de Qualité

126, rue Prince-Edouard,

— — QUEBEC.

Bureau, Tél.: 2-4576

Résidence, Tél.: 9838

**J.-F. TASCHEREAU**

IMPRIMEUR-PAPETIER

12, St-Nicolas,

— QUEBEC

(Pied de la Côte du Palais)

# CONNAISSONS NOTRE PROVINCE

La province de Québec possède un admirable réseau routier qui couvre son territoire entier et réunit entre elles ses régions les plus éloignées.

**Il n'y a pas de raison d'aller chercher ailleurs ce que l'on trouve en si grande abondance chez nous.**

Désirez-vous visiter les endroits historiques les plus célèbres du pays, les centres industriels et commerciaux les plus importants, les plages les plus populaires? Des routes modernes et parfaitement entretenues vous y conduiront. Tous les goûts, si difficiles soient-ils, peuvent être satisfaits, car les routes tour à tour côtoient la mer, traversant les forêts, escaladant les montagnes, contournent les lacs, longent les rivières et courent à travers les plaines, au milieu de paysages d'un grandiose beauté, dont la diversité même empêche qu'ils ne deviennent monotones.

Pour vous aider à préparer d'agréables excursions à travers la province, le BUREAU PROVINCIAL DU TOURISME vous adressera gratuitement, sur demande, sa carte routière et touristique et il vous donnera avec plaisir les renseignements additionnels dont vous pourrez avoir besoin. Le Ministère de la Voirie et des Mines vient de publier, sous le titre de "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC", un guide complet des routes de la province.

## "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC"

### Un Guide Indispensable

Le Ministère de la Voirie et des Mines vient de publier, sous le titre de "SUR LES ROUTES DE QUÉBEC", un guide complet des routes de la province.

Cet indispensable auxiliaire du touriste forme un volume de près de 900 pages. Il contient une description générale de la province, une description détaillée de cinquante-et-une routes. Chaque description formant un chapitre, une carte générale, 76 cartes de sections de routes et 33 cartes d'entrées et de sorties de villes, un chapitre de renseignements généraux sur les règlements de circulation, de douanes, de chasse, de pêche, etc., et est complété par 325 photographies des principaux points de la province.

Tous les automobilistes qui veulent se renseigner sur les endroits qu'ils visitent, ou se documenter sur la province, se doivent de se procurer ce volume.

**EDITIONS FRANÇAISE ET ANGLAISE EN VENTE  
AU PRIX DE \$2.00, PORT PAYE, AU MINISTÈRE DE  
LA VOIRIE, A QUÉBEC, ET AU BUREAU DE LA  
VOIRIE, A MONTREAL, 96, RUE ST-JACQUES EST,  
AINSI QUE DANS LES PRINCIPALES LIBRAIRIES.**

**Ministère de la Voirie et des Mines**  
**HOTEL DU GOUVERNEMENT**  
**QUÉBEC**

**Hon. J. E. PERREAULT,**  
Ministre.

**Arthur BERGERON,**  
Secrétaire.

**J. L. BOULANGER,**  
Sous-Ministre.

Plusieurs recettes sont publiées dans ce magazine pour desserts, et la manière facile de préparer les mets délicieux en employant les essences "SUPREME".



# ESSENCES "SUPREME"

POUR OBTENIR UNE SAVEUR EXQUISE  
Employez les Essences "SUPREME"  
DANS LE :  
Sirop, Sucre à la crème, Crème Manger,  
Gâteaux, Gelées, Blanc

Les Essences "SUPREME" Fabricquées par :  
Emr., Québec.



Avec l'essence d'érable "SUPREME" vous ferez un sirop de table délicieux, équivalent sinon meilleur au vrai sirop d'érable et à un prix très économique.

